012635 d 5

CHRISAL

OU

LES AVENTURES D'UNE GUINÉE,

HISTOIRE ANGLOISE.

A LONDRES

Et se trouve à PARIS.

Chez DUFOUR Libraire, Quai de Gesvre au Bon Pasteur, la 4.e Boutique à gauche par le Pont Notre-Dame.

M.DCC.LXVIII.

par Charles Johnston avec
et lith. angl. mort vers
1800

Fremary, trad.

Ed. ang. 4 vols in 12

AU

TRÈS-HONORABLE

LORD GUILLAUME

PITT, &c. &c.

MILORD,

Je n'ignore point, en publiant ces papiers, que votre tems conſacré aux ſoins du miniſtere eſt

trop précieux pour être employé à parcourir des brochures Je croirois cependant manquer au ſentiment unanime de reconnoiſſance, dont tout cœur Anglois eſt pénétré, ſi j'oubliois de mettre à vos pieds un ouvrage où l'on s'eſt attaché à rechercher les moyens & les avantages d'une ſage adminiſtration.

Le génie de mon Auteur étoit oppoſé à la flatterie. On ne peut ſans injuſtice ajoûter la moindre choſe à ſes écrits. L'envie, qui envenime tout, diroit alors que les tableaux qu'il préſente,

en divers endroits, de la ſage conduite d'une Nation, ſont l'éloge du tems, & non une repréſentation de ſcènes imaginaires.

Cette obſervation me prive donc du plaiſir d'illuſtrer ſes Remarques de quelques exemples particuliers; mais je m'en dédommage en partageant la joie réelle de ma Nation. On ne peut m'envier celle que je goûte à me féliciter du ſort heureux qui me permet de vivre ſous une adminiſtration qui n'exiſtoit il y a quelques années que dans

ces écrits, fruits de l'imagination d'un viſionnaire reclus, qu'on prendroit à préſent pour l'hiſtoire du tems.

Ici, MILORD, mon Epître doit finir : mais rien ne peut mettre de bornes aux prieres que j'adreſſe au Ciel, pour le bonheur & la conſervation de votre vie, dont les travaux aſſurent le ſoutien de ce vaſte Empire.

PRÉFACE.

COMME l'imagination du lecteur pourroit faire une maligne application des portraits peints dans cet ouvrage, pour éloigner tout ſoupçon & rendre juſtice à ſon auteur, je me crois obligé de rendre compte de quelle façon il m'eſt tombé entre les mains.

Je paſſois un matin dans la rue. . . . . quand tout-à-coup un violent orage me força

d'entrer dans la boutique d'un Epicier. Je demandai du tabac ; ce fut un prétexte pour faire converſation avec la marchande : elle me l'enveloppa dans un morceau de papier qu'elle arracha d'un cahier qui me parut faire partie d'un ouvrage complet. Il me vint à l'eſprit cette idée : il n'y a que l'auteur qui puiſſe ſçavoir quel tems cet ouvrage lui a coûté. Quel fruit, quel honneur il reçoit pour prix de ſon travail ! Cette réflexion piqua ma curioſité ; je lus

mon papier, & ayant demandé après la permiſſion de voir les autres., elle me fut obligeamment accordée, ma ſurpriſe fut grande quand je vis ſe confirmer mes conjectures ; c'étoit en effet une partie d'un ouvrage régulier.

Ma curioſité changea d'objet : je lui demandai où elle prenoit ordinairement le papier qui lui ſervoit à envelopper ſa marchandiſe : » J'en » achette, me dit-elle, tantôt » aux officiers publics, tan- » tôt à des libraires & im-

» primeurs, & quand l'un &
» l'autre me manquent, je
» ſuis obligée de recourir au
» papier gris, qui me coûte
» bien plus cher. Pour le pré-
» ſent j'uſe de celui-là. Il eſt
» depuis long-tems dans mon
» grenier; il m'eſt reſté par
» la mort de celui qui l'occu-
» poit. « Je changeai alors de diſcours pour ne lui pas faire connoître mon deſſein. Quelqu'un entra, & la voyant ſur le point de déchirer encore de ce même papier, je n'y pus tenir plus long-tems. Je lui

offris donc de le lui acheter, ou de lui en donner d'autre en échange, ſous prétexte qu'il me convenoit pour un ouvrage que je méditois. Elle accepta la propoſition, & me vendit le tout.

Cette aventure mit fin à la converſation : je pris le premier carroſſe qui paſſa, & vins chez moi examiner mon marché. Il conſiſtoit en nombre de fragmens ſur différens ſujets, ſoit que l'Auteur ne les eût pas achevés, ou qu'ils euſſent été déchirés. L'ouvrage

ſuivant me parut lui-même avoir eſſuyé divers accidens; quelques pages étoient toutes brouillées, d'autres effacées; & ce qu'il y avoit de plus malheureux, c'eſt que ces ravages avoient été faits ſur un des morceaux de tout le manuſcrit le plus intéreſſant, ayant pour titre : *La Philoſophie de la Nature & l'action des Eſprits.*

Cette collection extraordinaire me fit deſirer d'apprendre quelque choſe de l'auteur. Je me rappelai que la

marchande m'avoit dit le matin qu'elle tenoit ces papiers d'un de ſes locataires, mort depuis long-tems. Je courus chez elle, je lui dis les raiſons qui m'amenoient; ſans ſe faire prier, elle me fit le récit ſuivant. Je le rendrai avec les mêmes expreſſions, &, s'il m'eſt poſſible, la même naïveté. Je me contenterai de retrancher les exclamations & les répétitions.

Mon pere mourut jeune, & laiſſa ſa famille aſſez mal à ſon aiſe. Ma mere prit cette

boutique pour s'aider à élever trois enfans qui lui reſtoient, & dont j'étois l'aînée, quoique je n'euſſe alors que cinq ans. Le tems étoit dur; ma mere fut obligée d'avoir recours à quelque expédient honnête. En conſéquence elle prit des locataires, au nombre deſquels étoit un homme d'un certain âge. Il louoit le grenier où il couchoit, & une petite tour dans le jardin où il travailloit. Mais on n'a jamais ſçu quel ouvrage il faiſoit, parce qu'il ne ſe laiſſoit

voir alors par perſonne. Il payoit régulierement ; ce qui fit que ma mere ne ſe tourmenta pas beaucoup pour le ſçavoir. Mais par la quantité de charbon qu'il brûloit, & le bruit des ſoufflets qu'on entendoit continuellement, elle s'imagina que c'étoit une eſpèce de forgeron : c'eſt en cet endroit qu'il paſſoit tout ſon tems. Il ne le quittoit ſouvent pas pendant des jours & des nuits entieres, juſqu'à ce que la faim le forçât à ſe traîner comme un rat affamé qui cherche ſa pâture.

Ma mere fut d'abord inquiette ; elle crut, ou qu'il étoit fou, ou que quelques remords déchiroient ſa conſcience. Elle en parla à un honnête eccleſiaſtique, qui demeuroit dans le voiſinage. Quelques jours après il vint le voir ; mais c'étoit dans un moment où il avoit mis une chemiſe blanche, mangé, & dormi régulierement depuis quelque tems. Dans la converſation, il parut au docteur ſi plein de bon ſens & ſi charmant, qu'il ne put s'empêcher de lui avouer le ſujet de

de ſa viſite. Il crut que c'étoit une plaiſanterie de ma mere, à laquelle il dit en ſortant que, loin d'être fou, ce locataire étoit l'homme le plus ſçavant de toute la paroiſſe.

La ſimplicité de ma mere penſa lui faire perdre cet homme; car ſi-tôt que le docteur fut parti, il vint la prévenir qu'il quittoit ſa maiſon: mais ſur la promeſſe qu'elle lui fit de ne jamais commettre à l'avenir pareille indiſcrétion, & de ne point s'inquiéter de lui autrement que pour lui don-

ner ce qu'il demandoit, il conſentit de reſter.

Depuis ce tems il vécut parmi nous auſſi inconnu qu'il le deſiroit, faiſant ſes affaires ſans être interrompu de qui que ce fût, ne ſe mêlant de perſonne, excepté de moi, à qui il apprit à lire, voulant, diſoit-il, me faire ſon héritiere. L'eſpoir de cet héritage a cauſé mes malheurs; car il m'empêcha d'épouſer Jacques Twiſt le cordier, l'homme aujourd'hui le plus riche de toute la grande rue Radétiff,

& qui alors offroit de me prendre ſans bien.

Mais qu'y faire? tout eſt-il bonheur? Tout ce que je puis vous dire de cet homme extraordinaire, c'eſt qu'il ne manquoit jamais d'argent; car nous l'entendions quelquefois ſe parler à lui-même, comme ſi tout l'univers lui eût appartenu. Il vouloit bâtir des colléges, des égliſes, des maiſons, un autre S. Paul, & projettoit je ne ſçais combien d'autres grandes entrepriſes. Je me ſouviens, entre autres choſes,

qu'un jour il nous dit que ſous ſept ans il vouloit lever une armée pour chaſſer le Turc de la Terre-Sainte. Après ce que le docteur nous avoit dit encore, il n'étoit pas étonnant que de pauvres ignorans comme nous euſſent de lui la plus haute idée. Nous conçûmes en effet les plus grandes eſpérances de ſes promeſſes.

Il vivoit ainſi avec nous depuis près de vingt ans, ſans laiſſer entrer chez lui perſonne, ni en ſortir lui-même pour prendre l'air plus d'une ou

deux fois par an : encore reſtoit-il à peine une heure.

A la fin ſa ſanté s'altéra ; ce qui détermina ma mere à l'engager à ne plus travailler avec tant d'application. Car depuis que nous le connoiſſions, il étoit ſi tranquille & payoit ſi régulierement, que nous l'aimions tous comme s'il eût été notre pere.

Ses avis furent inutiles ; il lui défendit de s'inquiéter, & d'avoir aucune frayeur à ſon ſujet. Mais ce ne fut pas aſſez pour la calmer ; un jour qu'il

s'étoit enfermé dès le matin précédent, n'ayant ni mangé ni pris aucun repos, elle réſolut de paſſer ſes ordres & de l'engager à dîner.

Elle va donc à la petite tour, qu'il appelloit ſon laboratoire; elle frappe doucement à la porte; perſonne ne répond; elle récidive, elle appelle & n'entend aucun bruit; elle fut ſi effrayée qu'elle me cria de lui apporter un marteau pour forcer la porte: nous y parvînmes, & nous trouvâmes le pauvre homme

étendu ſur le plancher ſans aucun ſigne de vie.

Quelque épouvantées que nous fuſſions, nous ne voulûmes cependant point donner l'allarme dans le quartier, de peur que quelque choſe de précieux ne fût égaré ou enlevé dans la confuſion; nous le levâmes donc nous-mêmes, & quelques momens après il nous parut reſpirer encore. Nous le couchâmes dans notre lit, nous lui fîmes reſpirer & avaler quelques gouttes de liqueur; enfin il revint à

lui. Son premier ſoin auſſi-tôt fut de demander la clef de la petite tour. Il s'informa ſi perſonne n'y étoit entré, ſi on n'en avoit rien retiré : nos réponſes l'ayant ſatisfait, il parut entiérement tranquille. En peu de tems il fut rétabli, & ſe porta auſſi bien qu'auparavant.

Dès-lors il changea tout-à-fait ſon genre de vie, & quoiqu'il habitât toujours plus fréquemment la petite tour, nous nous apperçûmes qu'il l'appelloit ſon étude, & non plus

plus comme auparavant ſon laboratoire : qu'il n'y paſſoit plus de nuits, n'y portoit plus de charbon ni d'huile pour ſa lampe ; enfin qu'il ſe couchoit à la même heure que nous.

Mais ce changement vint trop tard ; car ſix mois après nous le trouvâmes un matin mort dans ſon lit. Il avoit cependant paru le jour précédent ſe porter auſſi bien que jamais.

Notre ſurpriſe égala notre chagrin : mais à quoi bon s'affliger, il faut que nous mou-

rions tous. Notre hôte d'ailleurs étoit déja bien vieux. Dès que nous fûmes certaines qu'il étoit mort, impatientes de prendre poſſeſſion de notre héritage, nous fûmes ma mere & moi à la petite tour. Mais, grand Dieu! qu'y trouvâmes-nous? quelques gros vieux bouquins, & ces papiers que vous avez: les ſoufflets, les vaſes & autres inſtrumens que nous avions vus auparavant, étoient diſparus. Enfin nous apperçûmes ſi peu de marques de travail, que

nous avions peine à nous perſuader que ce fût la même place que nous avions vue ſix mois auparavant. Nous ne pouvions imaginer ce qu'il avoit fait de toutes ces choſes ; car jamais nous ne le vîmes rien tranſporter ; ce qui nous fit croire qu'il les avoit brûlées.

Cet événement étoit bien malheureux pour moi, ſans compter la perte que faiſoit auſſi ma mere ; car il lui devoit un quartier de ſon loyer, & environ vingt shelings pour

marchandiſes que nous lui avions fournies de notre boutique. Après avoir bien cherché par-tout, nous ne trouvâmes que ſept shelings dans ſa poche, & deux ſols & demi de monnoie. Mais la patience remédie à tous maux, excepté à la mort. Nous fûmes obligées de prendre notre parti: je ne puis cependant tout-à-fait me conſoler, quand je penſe ſur-tout à ce jour où je vis Pey Sprout, la fille de Trapiny, que Jacques Twift avoit épouſée de déſeſpoir;

après mon refus, ſe promener dans ſa chaiſe comme une dame. Il y a de cela environ trente ans : non, je me trompe ; il y aura vingt-neuf ans à la S. Michel prochain. J'ai pour m'en ſouvenir une ſûre époque ; car ma pauvre mere s'en chagrina tellement, qu'elle mourut environ neuf ans après. Elle avoit une ſœur qui

Je l'interrompis ici pour lui demander quelle eſpèce d'homme c'étoit ; car elle m'alloit conter l'hiſtoire de ſa famille.

Je puis, me dit-elle, vous en rendre aiſément compte ; car il me ſemble le voir encore. C'étoit un grand homme haut de ſix pieds, maigre, décharné ; ſon dos étoit courbé en forme d'arc ; effet ſans doute de ſon application à des ouvrages qui exigeoient qu'il fût toujours baiſſé : des jambes fort longues ſoutenoient ſon corps tellement ployé, qu'on eût cru qu'il n'en avoit point : ſa figure, auſſi allongée que mon bras, n'étoit pas plus large que ma main ; ſes yeux,

enfoncés dans ſa tête, étoient toujours couverts d'une énorme paire de lunettes qu'il portoit ſur un nez qui lui deſcendoit juſques dans la bouche, & qui ſembloit, pour y entrer, le diſputer à un menton crochu. L'uſage continuel du charbon avoit rendu la peau de ſon viſage ſemblable à un parchemin grillé. Son habit (car je ne lui en ai jamais connu qu'un) étoit un juſte-au-corps noir avec de petits boutons, long, large & fort uſé. Il avoit été fait pour lui ſans

doute dans le tems que, droit & en embonpoint, ſes travaux n'avoient épuiſé ni ſa ſanté ni ſa bourſe : il ſe ceignoit d'un large ceinturon de cuir : un manteau lui pendoit ſur les épaules, mais ſi vieux qu'on voyoit de toutes parts ſon ſquelette à travers ; ajoûtez à tout cet accoûtrement un mauvais chapeau rabattu : enfin ſa figure & ſon habillement étoient ſi extraordinaires, que, quand il ſortoit de jour, la canaille l'environnoit, le huoit, & le ſuivoit par-tout juſques

chez lui, comme les petits oiſeaux font le hibou. Arrivoit-il quelque accident: quelques voiſins méchans s'en prenoient à lui, le ménaçoient de le noyer comme un ſorcier. C'étoit une méchanceté de leur part; car je ſuis perſuadée qu'il n'avoit pas plus de malice qu'un petit enfant.

Ma curioſité ſatisfaite quant à l'auteur, je voulus ſçavoir comment il ſe pouvoit qu'il y eût tant de ratures ſur ces papiers; & pourquoi (car on s'en appercevoit à la différence de

l'encre) elles paroiſſoient faites long-tems après qu'ils avoient été écrits. Quelque tems après la mort du vieux bon-homme, dit l'Epiciere, ma mere avoit loué ſon appartement à certain perſonnage qu'on appelloit Clerc; il étoit fort ſçavant, faiſoit des Almanachs, & d'autres Livres. Il a parcouru tous ces papiers, & je penſe qu'il a emporté ceux qui lui ont convenu, & fait du reſte ce qu'il a voulu. Je me ſouviens de lui avoir un jour entendu dire qu'il voudroit en

avoir fait quelques-uns. Peu après il a quitté notre maiſon pour ſe réunir à des Comédiens qui paſſerent, & avec leſquels il fut courir le pays.

Je récompenſai cette femme de la dépenſe de bouche qu'elle venoit de faire, & lui promis de partager avec elle le profit que je retirerois de ce Livre, ſi je me déterminois à le faire imprimer, ne penſant pas que je duſſe profiter de l'ignorance de cette femme pour la priver d'une ſucceſſion qui lui appartenoit à ſi juſte titre, puiſqu'elle lui coûtoit la perte

de ſon cher Jacques Twiſt.

Je connus par l'ouvrage que l'auteur, ſuivant toute apparence, ayant été chimiſte, avoit employé toute ſa fortune à la recherche de la pierre philoſophale, & qu'ayant reconnu trop tard ſa folie, il avoit écrit ces papiers pour ſoulager ſes regrets. On ne fera donc aucune application perſonnelle des traits rapportés dans ce livre, ſi l'on ſe rappelle qu'il eſt écrit depuis long-tems, & par un homme peu au fait des uſages du monde.

CHRISAL

OU

LES AVENTURES D'UNE GUINÉE,

HISTOIRE ANGLOISE.

CHAPITRE PREMIER.

L'apparition de Chriſal à un Adept dans le moment de la projection, compte qu'il rend de lui-même, & la cauſe de ſon apparition à l'Auteur.

UNE exacte & longue abſtinence avoit un jour purifié mon

corps de tout embarras terreſtre; un enthouſiaſme divin pénétroit mon eſprit; mes yeux étoient fixés ſur la flâme dans l'attente & prêt à ſaiſir l'heureux moment de la naiſſance de l'enfant myſtique le premier né du matin; déja la terre incorporée avec l'eau, s'élevoit blanche & brillante, & me mettoit à portée de compoſer le pur élement. Avant qu'il s'envolât du feu & que le grand-œuvre fût conſumé, mes yeux furent éblouis, & mon imagination s'empara de toutes les facultés de mon ame : tout ce qui étoit dans mon creuſet ſe réſolut en or liquide, & j'en vis ſortir une clarté bleue qui voltigeoit ſur les bords. Mon

étonnement fut extrême ; je la pris pour la forme ſubſtantielle du fils du Soleil. Je crus que le moment heureux étoit venu où la roſe de l'orient fleurit dans le déſert. Je me plaiſois dans cette idée ; tout mon être ſembloit s'anéantir dans une vertueuſe joie. Je voulus marquer ma reconnoiſſance à ce mouvement divin ; je me mis à genoux pour recevoir des mains de la nature la piece brillante de ſageſſe & de gloire. Mes ſens étoient ſuſpendus dans la crainte d'interrompre les ſuites de ce myſtere.

Comme j'étois dans cette extaſe, la flâme qui enveloppoit ce ſacré phénomène dans le lit de la puri-

fication, s'éleva & remplit tout l'appartement d'un éclat trop éblouiſſant pour un mortel. Tous mes ſens furent oppreſſés, & j'étois prêt de ſuccomber à ma crainte, quand une voix céleſte & harmonieuſe m'encouragea à lever les yeux. Je vis alors le corps de la clarté condenſé dans une ſubſtance incorporelle, ſous la forme d'un Génie. Un air tranquille adouciſſoit la fierté de ſon éclat, & le rendoit ſupportable aux ſens d'un mortel. Une ſainte horreur glaça tout mon ſang. Mais la mélodie de cette même voix qui m'avoit encouragé à lever les yeux, raſſura de nouveau mon cœur en m'adreſſant ces mots : Enfant de peine

ne, partiſan de la ſcience, ton infatigable perſéverance a triomphé ; je ſuis envoyé pour te couronner de la roſe virginale : je ſuis *Chriſal* *, l'eſprit de cette maſſe incorruptible qui fermente actuellement dans ce vaſe. En récompenſe de ta noble conſtance à ſacrifier ta fortune entiere à la connoiſſance de la vérité, je viens te révéler les myſtères de la nature, & ſatisfaire cette ſoif ardente de la ſageſſe, qui depuis ſi long-tems tourmente ton ame & amaigrit ton corps.

Pour te faire comprendre tout l'honneur qui t'eſt accordé, je

---

* Vient du mot χρυσὸς, qui ſignifie or.

te tracerai les opérations de la nature ; je te dévoilerai ſes ſecrets les plus cachés ; j'éclairerai la vérité de ce que je dis par le détail des différents incidens qui m'ont conduit à mon exiſtence actuelle. C'eſt ainſi que je te préparerai à la réception & à l'uſage de cet important ſecret que je te communiquerai après.

Comme je puis lire dans la penſée, j'éclaircirai, ſans que je ſois interrompu par tes queſtions, tous les doutes qui pourroient naître dans ton eſprit à la ſurpriſe de mon recit ; garde le plus profond ſilence, ſi tu interromps d'un ſeul mot notre entretien, tout eſt fini pour toujours : écou-

te-moi donc avec la plus ſcrupuleuſe attention : que ton ſouffle même ne trouble pas mon récit myſtique.

Les ouvrages de la nature ſont variés à l'infini : la raiſon qui veut tout connoître, cherche en vain d'un œil curieux à pénétrer dans ſa façon d'opérer. Elle a depuis peu tâché de découvrir ſes voies ; elle a même oſé douter de la réalité des effets dont ſon œil trop borné ne peut découvrir les cauſes. Ce doute qui a raccourci la ligne de la connoiſſance humaine a condenſé le brouillard de l'ignorance dont l'Univers eſt enveloppé. Quels que ſoient les efforts hardis que

l'homme ſe prépare de faire pour recouvrer cette clarté de conjectures & de crédulité, il ne pourra obtenir la communication des connoiſſances extraordinaires dont je vais te favoriſer. Un Génie cependant à déjà découvert ſans aucun ſecours quelques unes des vérités cachées que je te vais dévoiler.

Apprends donc, que l'Auteur de la nature, pour ſoutenir l'ordre & l'harmonie de ſon ſublime ouvrage, à créé une multitude d'eſprits ſubordonnés. Ce ſont les Miniſtres dont-il ſe ſert pour exécuter dans tous ſes degrés le ſyſtême de ſon gouvernement. A chacun d'eux, dans

cet immenſe univers, eſt confiée la garde de chaque partie ſéparée de la matiere : dans cette diſtribution je reçus en partage cet or, à l'inſtant où il reſſentit les premiéres influences des feux du Soleil, miniſtre général des commandemens de l'Etre Suprême. Ce corps dont je devins l'eſprit ; étoit alors dans le Pérou plus de deux cens braſſes de profondeur le cachoient dans les entrailles de la terre. Je fus arraché tout à coup de ce ſit tranquille & précipité.

Je ne te décrirai point ma ſurpriſe dans le moment où je me vis plongé dans ces royaumes d'obſcurité. Tu voudrois ſçavoir

ſi ce moment fut le commencement de mon exiſtence, ou ſi je fus entraîné dans ces lieux en punition ou récompenſe du paſſé, ou ſi ce fut enfin une préparation à une autre vie; je ne te ſatisferai point ſur ces objets de ta curioſité. Quoiqu'on ait déjà tiré bien des conjectures ſur ces myſtères, ils ne ſont point encore découverts. Je te dévoilerai des ſecrets qu'on ſçaura bientôt être l'objet des recherches inutiles de l'induſtrie humaine, car elle borne ſes découvertes au plaiſir d'en faire connoître le but : pour moi je t'expliquerai les moyens d'y arriver. Dans mon état actuel, occupé à la garde de cet or, j'ai

eu commerce, j'ai paſſé entre les mains de différentes perſonnes, je te raconterai leurs différentes hiſtoires ; elles ne te ſeront pas moins utiles qu'agréables.

Comme tu peux être inquiet de ſçavoir comment j'ai pu connoître des faits dont la plûpart ſont arrivés avant mon accointance avec ces mêmes perſonnes, apprends donc que tous les eſprits ont d'abord une connoiſſance intuitive. Mais comme l'or eſt le monarque univerſel du monde, les eſprits ſeuls d'un ordre ſupérieur eurent droit de l'animer. Au-deſſus de tous les autres, nous pouvons entrer dans les cœurs de ceux qui poſſédent les corps

précieux qui nous ſont confiés, & y lire tous les ſecrets de leur vie. Je vais t'expliquer encore pourquoi ceux qui poſſédent une quantité de ce métal, ont pour lui un amour ſi remarquable. La force de l'eſprit qui anime chaque partie ſéparée de la matiere, eſt proportionnée à la quantité de ſon corps matériel ; réciproquement chaque corps opére & influe à raiſon de la force de l'eſprit qui le fait agir : par conſéquent lorſque l'eſprit d'une maſſe d'or conſidérable prend poſſeſſion d'un cœur humain, il influe ſur toutes ſes actions & ſurmonte ou bannit l'impulſion trop foible des connoiſ-

ſances

ſances immatérielles & ineſſentielles, qu'on nomme vertus. Je t'ai expliqué le ſyſtême de mes opérations, afin d'éloigner le moindre doute ſur ce que je te vais raconter.

CHAPITRE II.

De la perſonne qui reçût le corps de Chriſal dans la mine. Hiſtoire de ſa vie ; ſes remords ; deſcription de la mémoire & de l'entendement.

En ſortant des rayons du Soleil, dans ces régions infernales, le premier objet qui frappa ma vue, fut le malheureux qui arrachoit mon corps des entrailles de la terre où il venoit d'être enfouï. Déjà il étoit entre ſes mains, quand j'en pris poſſeſſion. A travers l'obſcurité qui

régnoit en ce lieu, une mélancolie qui en redoubloit l'horreur étoit peinte ſur ſon front. Il me fixa un moment avec un morne ſilence, mais bientôt il exhala ſa douleur en ces mots, qu'il prononça avec tant de violence, qu'ils ſembloient crever ſon cœur. » Damnable & dangereux or, que » je paye cher la douceur momen- » tanée de te poſſéder ! Mais laiſſe- » moi reconnoître la juſtice de ma » deſtinée; je ne deſirois que toi : » l'accompliſſement de mes vœux » devient aujourd'hui la punition » de ma foibleſſe & de ma folie. » Ici la douleur l'empêcha de continuer, il ne put en dire d'avantage ; mais il ſoupiroit tout haut,

tandis que les échos de ces ſouterrains effrayants répétoient ſes ſanglots.

La curioſité me fit chercher à connoître la cauſe de ſes malheurs ; j'entrai dans ſon cœur : mais je fus ſurpris de voir que ce lieu que je croyois poſſédé de l'amour de l'or, étoit ſi rempli de peines, de douleurs & de remords, qu'à peine y pus-je pénétrer.

Alors je montai au cerveau, je le croyois occupé par un eſprit du même ordre que moi. Je cherchai à pénétrer la cauſe d'un changement auſſi extraordinaire, car il eſt contraire à nos loix de ſortir d'un cœur dont une fois nous nous ſommes emparés.

Je trouvai l'eſprit fort occupée & même d'une façon ſinguliere. (Je vois que vous êtes étonné que je parle de cet eſprit, comme s'il étoit du genre féminin; mais chacun de nous eſt des deux ſexes, & comme le féminin eſt plus digne de nous, nous en tirons notre dénomination.) Elle faiſoit paſſer au cerveau un nombre d'impreſſions. Je m'apperçus qu'elle en renouvelloit quelques-unes qui effaçoient les premieres, ſur leſquelles elle paſſoit ſans y toucher, quoique confondues avec les autres. Ma vue ſuſpendit un moment ſes travaux; mais cette pauſe ne ſervit qu'à lui donner plus de force, & elle réitéra ſon

opération avec plus de vivacité qu'auparavant.

Je lui témoignai l'envie que j'avois de ſavoir à quoi elle s'occupoit; je lui fis auſſi connoître le motif de ma viſite: ſans interrompre ſon ouvrage, elle me répondit:

Vous vous étonnez de me voir occupée à quelque choſe que vous ne comprenez pas. Dans cette opération conſiſte mon eſſence: les objets extérieurs font ſur les ſens une impreſſion qui ſe communique au cerveau; c'eſt ce qu'on appelle idées. Elles ſe logent dans ces différentes traces que vous voyez; & en paſſant par-deſſus comme je le fais, je

les retrouve, & elles ne différent de leur premiere apparence, qu'en ce qu'à leur retour elles reviennent avec familiarité.

Je ne puis trop bien cependant vous dire comment ſe fait cette communication; ou ſi c'eſt par l'oſcillation des fibres nerveuſes, ou ſi c'eſt par l'opération ſur les nerfs d'un certain fluide inviſible appellé eſprits animaux: il ne m'eſt pas poſſible de mieux vous expliquer comment, en touchant ces marques ſur une ſubſtance matérielle, elles peuvent faire naître ou rappeller des idées à l'eſprit qui eſt immatériel; tout ce que je ſçais, c'eſt que mon unique occupation & le but de

mon être, eſt de rappeller les idées & de reconnoître leur nature.

Cet homme que j'anime, dont je prendrai le nom dorénavant pour être plus claire, a eu l'avantage de pouvoir poſſéder le bonheur ; mais un deſir inſatiable des richeſſes, & des moyens illégitimes pour les acquérir, l'ont plongé dans ce gouffre de miſeres.

Les traces ſur leſquelles vous me voyez paſſer, ſont celles du bonheur ; tant que je ne les touche pas, il oublie qu'il fût jamais heureux. Mais quand quelques autres marques d'un malheur particulier viennent ſi près de celle du bonheur, qu'il eſt im-

poſſible de n'y pas toucher, ce tact renouvelle alors l'idée de cette félicité & augmente la douleur de l'avoir perdue. Je rends donc la mémoire charmante ou déteſtable, ſuivant la nature de la trace que je renouvelle.

Vous êtes étonné de le voir dans un auſſi grand abîme de miſeres ayant été heureux. Votre ſurpriſe ceſſera quand je vous raconterai l'hiſtoire de ſa vie: je n'aurai aucun égard à l'univerſalité de notre nature ſpirituelle. Je prendrai le nom de celui dont je vais vous détailler les actions; je me ſervirai des dénominations uſitées parmi les hommes, afin d'éviter la confuſion dans ma narration.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Traffick. Conſeils de ſon Pere, contenants quelques Obſervations générales ſur la nature & le but du Commerce. Règles pour en aſſurer le ſuccès.

MON nom eſt Traffick. J'étois fils unique d'un riche Marchand de Londres qui m'éleva dans ſon commerce. Ma jeuneſſe ſe paſſa ſans aucun événement remarquable, ſinon que mon caractere perça aux premieres lueurs de ma raiſon. J'étois d'u-

ne ardeur incroyable à prendre les joujoux de mes petits camarades de jeu : j'inventois mille ruſes pour les attraper dans tous nos marchés.

Mon Pere ſe plaiſoit d'abord à voir en moi tant d'adreſſe ; ſa tendreſſe en auguroit un grand génie : mais voyant que ce penchant s'accroiſſoit avec l'âge, que j'uſois dans les affaires des mêmes artifices, il s'allarma & craignit pour l'avenir. C'étoit un homme intègre ; ennemi de toutes ces ſupercheries, qu'on nomme le fin du Commerce, il ne devoit ſes ſuccès qu'à ſon application conſtante à ſuivre la route de l'honneur.

Toute cette prudence me ſembloit mépriſable : je la regardois comme timidité & défaut de génie. Je m'étudiois à ſéduire mon Pere, j'aſpirois continuellement à des entrepriſes hardies ; mais il s'oppoſoit à toutes avec conſtance. Je deſirai ma liberté, & réſolus, quand j'en jouirois, de n'écouter que mon penchant, d'inventer des moyens pour me faciliter les occaſions d'exercer mes talens, & de les faire voir dans toute leur étendue.

La vanité qui forçoit l'avarice à former ces deſſeins éclata tant de fois que mon Pere en fut effrayé, & voyant ſa ſanté s'affoiblir de jour en jour, ſes crain-

tes ſur mon compte augmente-rent ; ſa tendreſſe ne voulut rien négliger pour me faire connoître mon erreur dans tout ſon jour, & prévenir ma chûte dans un ſentier ſi dangereux.

Un matin il m'appella dans ſon Cabinet & me dit ces mots, que l'expérience a profondément gravés dans mon cœur, mais qui n'y firent alors aucune impreſſion.

» Mon Fils, je vois à chaque inſ-» tant approcher celui où je ne ſe-» rai plus, & où je vous laiſſerai li-» bre & unique poſſeſſeur du fruit » de mes travaux. Ma fortune, » ſans être immenſe, eſt au-deſſus » du médiocre ; l'honneur en a

» été le principe. C'eſt par les
» voies les plus légitimes que je
» l'ai acquiſe : la plus petite par-
» tie ne me cauſe pas un remords,
» & cette idée eſt bien conſolante
» dans ces momens où, prêt à
» tout quitter, on regarde la vie
» comme un dépôt que l'on re-
» met à Dieu qui nous l'avoit
» confié, ſans craindre le comp-
» te qu'il éxige de l'uſage que
» nous en avons fait. Ce bien
» donc, mon Fils, qu'il a fait proſ-
» pérer entre mes mains doit avec
» lui porter le bonheur. L'habitu-
» de du travail m'a tellement atta-
» ché au commerce, que je n'ai pu
» juſqu'à préſent l'abandonner.
» Je vous y ai élevé moi-même,

» pour aider votre penchant, &
» prévenir l'oiſiveté qui conduit
» toujours la jeuneſſe à l'erreur.
» Vous avez paſſé cette ſaiſon dan-
» géreuſe. Les travaux de ma vie
» vous diſpenſent de vous inquié-
» ter de la vôtre, ſoyez donc ſage
» & ſachez jouir de votre bon-
» heur, ſans vous expoſer à des
» revers. En bornant vos deſirs,
» vous pourrez avec votre fortune
» les ſatisfaire : mais rendez-en la
» jouiſſance plus douce encore en
» employant le ſuperflu au ſoula-
» gement des malheureux. Que
» cette ſagacité, qui vous eſt na-
» turelle, vous ſerve à les trou-
» ver. Que d'occaſions n'aurez-
» vous pas de l'exercer ; &

» qu'il eſt flatteur pour une ame
» ſenſible de s'illuſtrer & de faire
» ſon bonheur, en contribuant
» à celui d'autrui !

» L'Etat du commerce où vous
» avez été élevé, eſt celui que
» le ciel ſemble avoir déſigné à
» cette nation, par la ſituation
» du Pays. Nous ne ſommes point
» eſclaves du préjugé ridicule des
» peuples qui nous environnent. Le
» commerce annoblit tout, il eſt ici
» l'ame & le ſoutien de la patrie;
» & partout la pierre de touche
» du cœur, & le lien des hommes.
» Par lui l'univers ne ſemble qu'u-
» ne famille, il eſt le don le plus
» précieux que la Divinité lui ait
» fait pour y conſerver la paix &

l'harmonie

» l'harmonie ſi néceſſaires à ſa fé-
» licité. L'amour du travail l'a fait
» naître, l'honneur le dirige, &
» la bonne-foi l'entretient.

» Ne croyez pas, mon Fils, que
» j'appelle commerce cette ſoif
» inſatiable des richeſſes, que pro-
» duit l'avidité du gain; cette ar-
» deur d'envahir par toutes ſortes
» de moyens les poſſeſſions d'au-
» trui; cette application conſtante
» à inventer les ruſes & les ſuper-
» cheries que la corruption a nom-
» mées les fineſſes de l'Art; & ces
» détours ſpécieux qu'elle a in-
» troduits parmi les hommes pour
» ſe tromper mutuellement. Oh!
» que l'avarice les rend ingénieux
» à ſe juſtifier! La douceur eſt

» dans leurs yeux, le miel coule
» de leurs levres, tout annonce
» la candeur & la ſincérité; le
» moment qu'ils prennent pour
» conſommer leur iniquité eſt
» celui du redoublement de leurs
» careſſes: ce n'eſt point là le
» commerce; c'eſt le maſque de la
» probité, l'abus revoltant de ce
» qu'il y a de plus reſpectable &
» la honte de ceux qui s'y livrent.

» Le véritable & l'honnête
» commerçant ne fait point de
» différence entre les intérêts du
» particulier, & ceux du ſouve-
» rain. L'ignorance & l'inexpé-
» rience de ce premier ne ſont
» point à ſes yeux un titre pour
» abuſer de ſa crédulité, & ſa

» conſcience tient toujours la ba-
» lance entr'eux. Sujet fidele &
» ſoumis, les loix de ſon Prince
» deviennent ſacrées pour lui; il
» ne cherche point à pénétrer
» dans les motifs qui les ont éta-
» blies, ſon unique ſoin eſt de
» s'y ſoumettre & de les obſerver;
» content de pouvoir contribuer
» pour quelque choſe à la Ma-
» jeſté & à l'entretien du Thrône,
» à la défenſe & à l'honneur de
» ſa patrie, il ne regrette jamais
» ce qu'il lui en coûte, il eſt trop
» judicieux pour ne pas ſentir
» que ſes intérêts ſont liés à ceux
» de l'Etat, & que ſon bénéfi-
» ce eſt en proportion des droits
» qu'il a à payer.

» Les murmures que font naî-
» tre les impoſitions & les meſu-
» res pour les aſſurer, annon-
» cent toujours des ames viles
» & de mauvaiſe foi, qui fâchées
» de voir leurs deſſeins avortés
» cherchent à faire enviſager com-
» me autant d'entraves à leur
» profeſſion, ce qui n'en eſt qu'à
» leur fraude, & déclament avec
» autant d'indécence que d'injuſ-
» tice contre les plus fermes ſou-
» tiens de l'Etat; mais leurs cris
» impuiſſans ne ſervent qu'à les
» faire connoître & mépriſer.

» Quelque noble & avanta-
» geux que ſoit le commerce, ce-
» pendant, mon Fils, il faut ſça-

» voir le borner. Lorſqu'on a été
» aſſez heureux pour y acqué-
» rir une fortune honnête, le vou-
» loir continuer devient un vice.
» C'eſt un larcin fait aux autres
» citoyens qui n'ont pas encore
» eu les mêmes avantages. D'a-
» près cela, je ſerois charmé que
» vous l'abandonniez. Si vous
» voulez encore être utile à votre
» patrie, votre fortune vous ou-
» vre pluſieurs autres routes: con-
» ſultez votre cœur & choiſiſſez;
» pour vous en faciliter les
» moyens, j'ai arrangé toutes mes
» affaires, & je vous laiſſerai ſans
» aucun embarras. Mais ſi l'a-
» mour du travail a fait ſur vous

» la même impreſſion que l'ha-
» bitude en moi, que mon expé-
» rience vous guide : ne la perdez
» pas de vue dans les circonſ-
» tances où la vivacité de votre
» eſprit peut vous égarer.

» *Soyez juſte avec le particulier*
» *comme avec le public* : ces mots
» renferment toutes les règles de
» votre conduite. Vous devez être
» votre propre juge, deſcendez
» ſouvent dans votre cœur & n'y
» ſouffrez jamais l'artifice, ou
» l'aveuglement. Le premier eſt
» un crime ; l'autre conduit au
» crime en abuſant de la rigidité
» des loix qu'on feint d'ignorer, &
» en les interprétant pour les
» enfreindre.

» Telles ſont, mon Fils, les » réflexions d'un Pere qui vous » aime & qui ſait que les richeſ- » ſes ne ſont pas le bonheur ſans » la vertu. J'aurois pu vous pro- » poſer ma conduitte pour mo- » dele : vous m'avez toujours vû » tranquille heureux & content ; » ſoyez-le de même & n'oubliez » pas mes conſeils.

J'étois obligé de l'écouter ; mai ſes diſcours alors ne firent pas plus d'impreſſion ſur mon eſprit que le ſouffle des vents. Mes intentions n'en furent nullement altérées ; je ne me fis point un ſcrupule de lui promettre de lui obéir, & perſonne n'eût eu droit de me

reprocher d'y avoir manqué, puiſqu'il avoit ſeul autorité ſur moi, & que je ne pouvois ſonger qu'après ſa mort à mettre ſes avis en pratique.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Suite de l'hiſtoire de Traffick. Mort de ſon pere. Il continue le commerce & devient intriguant. Ses différentes intrigues le conduiſent à ſa ruine. La naiſſance & les progrès de ſa paſſion pour Amélie. Il abuſe de ſa confiance, & lui enleve la plus grande partie de ſa fortune. Il forme enſuite contre elle des deſſeins deshonnêtes.

LES occaſions après leſquelles j'avois tant ſoupiré vinrent trop tôt. A peine fus-je en âge que mon pere mourut, & me laiſſa

maître d'un bien qui eût dû me ſuffire. Je l'employai à exercer mes talens, n'ayant pas aſſez de prudence pour faire uſage de ſes conſeils, en jouiſſant raiſonnablement de ma fortune.

Je devins auſſi-tôt un homme d'importance ; non-ſeulement à mes yeux: car je figurai à la Bourſe, je ſignai des premiers ſur les ſouſcriptions publiques. Mais tout cela ne me ſatisfaiſoit pas. Je languiſſois en ſongeant que j'avois des égaux, la ſoif de l'or, & l'envie que je portois à ceux qui, comme moi avoient la réputation d'en amaſſer, me dévoroient ſans ceſſe. Je regardai la route ordinaire des affaires trop lente

pour mon avancement, trop bornée pour mon génie.

Je devins donc auſſi-tôt intriguant, & j'adoptai tous les projets que mon imagination pouvoit inventer, ou toutes les folles propoſitions que d'autres me ſuggéroient. Je recevois toujours avec un air ouvert & ſerein tout ce qui avoit l'apparence d'une affaire lucrative. Je laiſſai mon avoir à la merci de tout homme à projets qui flattoit ma vanité de l'eſpoir d'un plus heureux ſuccès dans les mêmes tentatives qui avoient occaſionné la ruine des autres.

La confuſion dans laquelle cet entêtement mit ma fortune, loin

de m'ouvrir les yeux, m'engagea dans de nouveaux & plus dangereux ſyſtèmes. Tourner en ridicule les entrepriſes des autres, placer imprudemment ſa confiance, changer la beauté du commerce en s'éloignant des moyens honnêtes, tout cela n'étoit plus pour moi que de petits jeux. Le naufrage étoit preſque inévitable, & je ne pouvois m'y ſouſtraire que par quelque coup hardi; & pour y réuſſir j'abandonnai toute contrainte. J'entrai dans les meſures les plus nuiſibles à ma Patrie, qui étoit alors engagée dans une guerre auſſi juſte que diſpendieuſe. J'aſſurai les effets de ſes ennemis; je les infor-

mai des moyens qu'ils devoient prendre pour ne pas ſuccomber ſous nos forces; je fis paſſer leur commerce chez l'étranger; je les aidai des proviſions de mon pays; enfin cela fut au point que je leur envoyai, & leur procurai des fonds pour ſoutenir la guerre contre nous-mêmes.

Mais tous mes projets eurent le ſort qu'ils méritoient. Quoique je fuſſe attentif à informer leurs Navires des meſures néceſſaires pour éviter nos Eſcadres, ils tombèrent cependant entre les mains d'Armateurs qu'ils n'attendoient pas. On découvrit alors les ruſes dont je m'étois ſervi pour favoriſer leur commerce.

On mit un obſtacle à ce que je puſſe recevoir le prix convenu. Les proviſions que je leur envoyois furent interceptées par nos vaiſſeaux, & pour finir, l'ennemi donnant une étendue arbitraire à ſon pouvoir, refuſa de rien payer, & s'approprıa les fonds que je lui avois fournis pour ſoutenir la guerre.

Cet événement acheva ma ruine: car non-ſeulement je lui avois prêté toute ma fortune: mais dans la confiance de ſes promeſſes, j'avois emprunté, pour fournir à tout, beaucoup plus que je ne pouvois rendre.

Dans cette ſituation, les conſeils de mon Pere revinrent à mon eſprit, & augmenterent encore

mon malheur : mais je n'eus pas le temps de la réflexion. L'horreur de la priſon vint ſe préſenter à mes yeux : je ne voyois que la fuite pour l'éviter. La perfidie de mon caractère fit que je ne trouvai aucuns ſecours. Ceux qui auroient pu m'en donner, craignoient d'être compromis avec moi. Je levai donc auſſitôt tout l'argent que je pus, & je m'embarquai ſecrettement pour la Jamaïque ſur un vaiſſeau qui m'appartenoit. Le Ciel, pour rendre ſa juſtice plus ſignalée, ſembloit faire de la noirceur de mes crimes une chaîne pour me conduire à la juſte vengeance qu'il me réſervoit.

Mais il faut que je m'arrête ici, & que je retourne ſur mes pas, pour vous détailler un événement que la précipitation de mon récit m'a empêché de vous raconter à ſa place.

La ſcène que je viens de vous rendre étoit aſſez compliquée pour avoir pu me faire oublier l'ordre des temps, & avoir embarraſſé mon eſprit. Quoiqu'il paroiſſe que je n'aie pas eu beaucoup de temps à moi, il m'en reſta cependant aſſez pour devenir coupable d'un crime d'une autre eſpece, qui néanmoins prenoit ſa ſource dans la même cauſe.

Je vous ai dit que mon Pere

avoit acquis ſa fortune par ſon induſtrie ; mais comme il faut à la plus grande un fond pour la faire valoir, la ſienne avoit été aidée par la perſonne chez laquelle il avoit fait ſon apprentiſſage.

La connoiſſance que ce Négociant avoit de l'habileté de mon Pere, & ſa confiance en ſa probité, l'engagea ſur le déclin de l'âge à établir une ſociété entre lui & ſon fils unique, qu'il regardoit comme trop jeune pour conduire un commerce auſſi étendu.

Mon Pere remplit fidelement tous ſes engagemens, & les continua, juſqu'à ce que re-

marquant en moi de malheureuſes diſpoſitions, il ſe détermina à me faire quitter le commerce. La ſociété ſe rompit donc, mais ſans porter la moindre atteinte à la véritable amitié qui ſubſiſtoit entre ſon aſſocié & lui.

Quoique je n'euſſe pas obéi aux ordres de mon pere en renonçant à tout commerce, comme je le lui avois promis, ma vanité cependant ne voulut point ſonger à recommencer cette Société. Je ne la regardois que comme un obſtacle à mes deſirs ambitieux, & à mes projets de fortune. J'aurois craint qu'on n'eût penſé que j'avois beſoin d'être ſecondé. J'éloignai toute intimité & con-

nexion d'affaires avec l'associé de mon Pere. J'appréhendois que son caractère borné & timide ne désapprouvât mes grands desseins: je conservai pour lui beaucoup d'égards & de respect; il ne s'apperçut point de cette réserve, & il n'en résulta aucun froid qui pût altérer la cordialité qui régnoit entre nous.

Ce n'étoit pas par rapport à lui seul que je gardois cette conduite. Il avoit une fille unique qui réunissoit tant de vertu & de beauté, qu'on pouvoit la regarder comme le plus chéri & le plus bel ouvrage du Ciel. Elle étoit environ de quatre ans plus jeune que moi; cette différence d'âge

m'avoit donné la facilité de lui témoigner dès ſon enfance beaucoup de tendreſſe. Le temps rendit ſenſible un cœur qui n'étoit d'abord que reconnoiſſant. Elle paya mon amour du retour le plus ſincere. Nos parens, qui avoient vu naître notre attachement, le voyoient avec plaiſir s'accroître. Ils favoriſerent nos penchants, (l'un & l'autre nous avions dès l'enfance perdu nos meres.) Ils penſoient comme tout le monde, que le mariage de leurs enfans mettroit le ſceau à l'union qui avoit toujours regné dans leurs familles. Le cœur vertueux de la jeune Amélie ſe plaiſoit dans l'idée qu'elle étoit à moi; elle ne déguiſoit point ſa ſatisfaction.

Mais mon pere mourut avant qu'elle fût en âge d'être mariée. Le ſien effuya après une longue maladie. La tendreſſe filiale d'Amélie ne lui permi pas alors de s'occuper d'aucune idée qui pût la diſtraire des tendres ſoins qu'elle prenoit de lui. Ces deux événemens empêcherent l'accompliſſement de mon bonheur; mais rien ne pouvoit arrêter mon mauvais génie qui tendoit toujours à le détruire.

Enfin, après avoir langui ſix ans, ſon pere mourut ſubitement, ſans avoir eu un ſeul moment pour mettre ordre à ſes affaires; il avoit été ce jour-là, ſuivant ſa coutume, à la Bourſe.

Dans le trouble que cette perte cauſoit à Amélie, elle m'envoya chercher. Ce bon vieillard, qui ne ſe croyoit pas ſi près de ſa fin, ne nous avoit rien confié de ſes affaires : ſa Fille m'en remit tout le ſoin, en me priant de finir les comptes de ſon pere, & d'arranger ſes dettes avec ſes créanciers.

Cet accident arriva juſtement dans le temps où mes intrigues avoient commencé à déranger ma fortune : jamais mon cœur n'avoit éprouvé une plus grande tentation, je cédai à une occaſion auſſi belle de réparer à ſes dépens les pertes de ma folie, & je m'appropriai la plus grande par-

tie de ſon bien, ſans jamais réfléchir que je pouvois, par des voix juſtes & raiſonnables, tout poſſéder, & y ajoûter un nouveau prix.

Pour accomplir mes deſſeins, & la préparer à ce que je méditois, je lui dis que j'avois trouvé beaucoup de déſordre dans ſes affaires. Il me fut aiſé de ſouſtraire & de m'approprier tout ce que je voulus ſans courir aucun riſque. La confiance entiere qu'elle avoit en moi me facilitoit d'effacer ſur ſes régiſtres tout ce qui eût pu me déceler : enfin, je lui rendis un compte; & ſous les dehors apparents de la plus vive triſteſſe,

je lui annonçai que ce que j'avois long-temps appréhendé, n'étoit que trop vrai ; qu'avec bien des difficultés cependant j'avois ramaſſé environ dix mille guinées ; que j'étois convaincu que ce dérangement n'étoit occaſionné que par la maladie qui n'avoit pas permis à ſon pere de prendre connoiſſance de ſes affaires & de faire un teſtament.

Cette obſervation eut tout l'effet que je devois en attendre. La confiance qu'avoit Amélie en moi ne lui permit pas de ſoupçonner un inſtant que je la trompois ; ſi elle eût confié à quelqu'un ce prétendu dérangement, on lui eût aiſément fait connoître ma fourberie:

berie : mais l'amour-propre, tout puiſſant dans le cœur de l'homme, l'en empêcha. D'ailleurs, il n'étoit pas naturel de me croire capable de trahiſon dans une affaire qui, ſuivant l'opinion dominante encore dans l'eſprit d'Amélie, m'intéreſſoit autant qu'elle.

Plus ſurpriſe donc que défiante & chagrine, elle conſentit à tout, & me ſigna une reconnoiſſance en forme, parce qu'elle conſentit que je brûlaſſe les livres & papiers de ſon pere, ne voyant pas qu'ils lui puſſent être d'aucune utilité.

J'étois au comble de la joie : les Regiſtres brûlés, je ne craignis plus d'être découvert.

Cette ſûreté me fit naître de nouveaux deſſeins ſur le peu qui reſtoit à la malheureuſe Amélie ; quoique ce ne fût pas la quatriéme partie de ce qui lui étoit légitimement dû. J'avois déjà tourné toutes mes idées de mariage ſur une perſonne bien au-deſſus de moi pour la fortune : car j'aurois regardé comme un reproche à ma prudence & à la connoiſſance que j'avois du monde, un marché dans lequel je n'euſſe pas eu l'avantage. Quant à Amélie, ſon bien me ſembloit être le mien propre, & je ne me croyois nullement obligé à la reconnoiſſance, regardant comme le prix de mon habileté dans

les affaires tout ce que je lui avois volé avec tant de baſſeſſe. Ma paſſion n'étoit cependant pas diminuée pour elle ; mais mes deſirs effrenés étoient les ſeuls Maîtres de mon cœur ; je ne connoiſſois pas les délicateſſes de l'amour. L'avantage que la fortune venoit de me donner ſur elle, me la faiſoit conſidérer comme une proie aſſurée à mes plaiſirs.

CHAPITRE V.

Traffick continue ſon Hiſtoire. Il dérobe à Amélie les reſtes de ſa fortune, & épouſe une autre femme. Amélie le pourſuit en juſtice ; elle perd ſon procès, & part pour la Jamaïque. Il eſt ruiné, & s'embarque pour l'aller retrouver.

QUOIQUE toute ma vie fût une ſcène d'infamie continuée, il y avoit cependant une certaine gradation par laquelle je devenois de jour en jour plus ſcélérat. Chaque crime heureux me fourniſſoit de nouvelles occaſions pour

un autre, & me ſuggéroit des deſſeins qui auparavant n'étoient jamais entrés dans mon eſprit.

Telle étoit ma ſituation vis-à-vis d'Amélie. Tant qu'elle fut en poſſeſſion de ſa fortune, mes deſirs les plus ardents étoient alors de m'unir à elle; mais à peine ma mauvaiſe foi m'eût-elle procuré la facilité de lui en ravir la plus grande partie, qu'auſſitôt mon amour reſpectueux ſe changea en deſirs criminels. Le bonheur de mes premieres entrepriſes me fit naître l'idée de ſatisfaire ma paſſion par les moyens les plus indignes.

Pour amener mon projet à ſa perfection, il étoit néceſſaire que

toute la fortune d'Amélie fût entre mes mains. J'entrepris tout pour y réuſſir : tant de ſuccès auroient dû raſſaſier mon avarice, faire naître en mon cœur quelque ſentiment de compaſſion & de remords, vû toutes mes injuſtices pour Amélie ; ils ne me firent regarder au contraire tout ce qui étoit à elle, que comme un bien qui m'appartenoit : j'étois auſſi impatient de m'en emparer, que ſi elle me l'eût ravi injuſtement.

Voici comme je m'y pris. Un jour que nous étions ſeuls je laiſſai échapper quelques mots ſur ce que je n'avois pas ſur moi certaine ſomme dont j'avois be-

ſoin pour finir un marché avantageux, qu'on venoit de me propoſer. Elle me crut exactement, & me dit que ſa petite fortune étoit encore entre ſes mains, dans les mêmes billets que je lui avois remis; que s'il pouvoit m'être avantageux de m'en ſervir pendant quelque tems, elle ſeroit plus flattée de me les confier, que de tout autre bénéfice qu'elle en pourroit retirer.

C'étoit préciſément ce que je demandois : & quoiqu'à peine pus-je m'empêcher de ſourire, en voyant avec quelle facilité elle prenoit à l'amorce, je ne conſentis à accepter ſes dons, que ſous la reſtriction que je voulois exami-

ner, ſi les propoſitions que l'on m'avoit faites, pouvoient lui convenir & lui être plus avantageuſes, que l'intérêt que je pourrois lui procurer, ſi j'en faiſois uſage. Je dis cela d'un ton équivoque, qu'elle entendit comme je le deſirois. Auſſitôt elle me remit, en rougiſſant, les billets, ſans exiger de moi, ni reçu, ni reconnoiſſance. Pouvoit-elle me ſoupçonner?

Après avoir encore enlevé ce qui étoit la meilleure partie du reſte de la fortune d'Amélie, perſuadé que le beſoin où elle alloit ſe trouver ne pourroit la ſouſtraire à ma paſſion, puiſque je poſſédois tout ce qui pouvoit ſervir à ſa

ſubſiſtance

ſubſiſtance, je me réſolus de terminer avec un riche marchand, qui m'avoit offert ſa Fille en mariage. Jelép ouſai donc quelques jours après qu'Amélie m'eût confié tout ſon bien. Pour vous peindre ma femme, il ſuffit de vous dire que pour la figure & l'eſprit, *c'étoit préciſement le contraire.* Ainſi mon mariage fut auſſi malheureux que je le méritois.

Je me conſolois dans l'eſpérance de poſſéder Amélie. Je la regardois comme à moi, je ne différois de faire connoître mes odieux deſſeins, que pour laiſſer appaiſer le reſſentiment que devoit lui cauſer mon mariage; ce n'étoit pas que je craigniſſe les premiers

mouvemens de ſa colere, qui, à ce que j'imaginois, devoient s'exhaler en plaintes ameres; c'eſt que je voulois avoir encore le temps d'inventer quelque ruſe, pour mettre la vigilance de ma femme en défaut.

Hélas! je me trompois fort en jugeant de ſon ame par la mienne. Elle dédaigna de ſe plaindre, & je n'entendis pas un mot de ſa part, qui pût troubler la fête de mes noces. Tant de grandeur d'ame étoit pour moi tellement hors de vraiſemblance, que j'attribuai ſon ſilence à la crainte d'offenſer quelqu'un de qui elle dépendoit.

Mais ſur la fin du même mois,

je fus réveillé de ce rêve, par une lettre que m'apporta un de ſes Parens. Elle me mandoit que je remiſſe la ſomme que je lui devois à ce même Parent, qui étoit chargé de m'en remettre ſa reconnoiſſance. Comme je n'étois pas préparé à cette viſite, mon trouble, je crois, fut viſible : mais je ne tardai pas à retrouver aſſez de préſence d'eſprit pour répondre. Je dis que je ne pouvois exprimer la ſurpriſe où me jettoit pareille demande, d'autant plus qu'Amélie devoit ſe ſouvenir que je lui avois payé tout l'argent que j'avois à elle entre mes mains, & qu'elle-même m'en avoit donné décharge entiere

Oui, dit le Parent, pour ſes affaires, quand vous en étiez chargé; mais elle prétend vous avoir remis depuis toute ſa fortune, pour l'employer pour elle. Monſieur, ma Couſine n'eſt ni folle, ni fourbe : mais je crains qu'il ne lui en coûte d'avoir mal placé ſa confiance. Elle peut, Monſieur, dire tout ce qu'il lui plaît, répondis-je; mais je n'ai aucune connoiſſance de l'objet de votre demande & de la ſienne. Au ſurplus, je m'inquiette auſſi peu de ce qu'elle dit, que de ce que vous pouvez penſer. Si, comme vous le dites, Madame votre Couſine n'eſt pas folle, elle ne m'aura pas donné ſon argent, ſans ſe mettre dans le cas de pouvoir le prouver : mais

je ne puis plus long-temps vous entretenir d'un ſujet auſſi frivole par lui-même. Je ſuis votre ſerviteur.

La mine étoit éventée, & j'en attendois les ſuites avec la plus vive impatience. Quant à ſa demande, je ſentis bien qu'elle ne pouvoit la ſoutenir. Il n'y avoit point de témoins, lorſqu'elle me donna ſes billets; & par la façon dont je les avois négociés, il étoit impoſſible qu'on en reconnût la trace.

Tandis que j'étois dans cette ſécurité, les amis d'Amélie lui conſeillerent de m'attaquer en juſtice. Elle préſenta donc ſa requête, dans laquelle elle expoſa

l'affaire entiere ſans aucune exagération: mais au moyen du ſerment que je fis devant le Juge, elle demeura chargée de tout; & la procédure fut finie. Flatté de ce ſuccès, je lui écrivis une lettre où j'attribuois ma conduite paſſée à la violence de mon amour & au déſeſpoir de ne pouvoir, par d'autres moyens, en obtenir le ſuccès. Je lui offris un état au-deſſus de celui auquel elle pouvoit aſpirer, ſi elle conſentoit à mes deſirs. Je lui écrivois cependant en termes ſi généraux, que ma lettre ne pouvoit parler contre moi.

Cet outrage ne fit qu'accroître ſon reſſentiment; & la réponſe qu'elle me fit, fut un ſecond

procès-verbal. Mais les mêmes moyens, dont je m'étois ſervi pour annuler le premier, rendirent également celui-ci ſans effet.

Je fus quelque temps ſans entendre parler d'Amélie : mais quelle fut ma ſurpriſe, quand j'appris qu'elle avoit vendu ſes bijoux & autres effets, pour paſſer à la Jamaïque, & rejoindre un de ſes Parens, qui y demeuroit. Cet événement rompit tous mes projets. Le déſeſpoir alors s'empara de mon ame, & ralluma plus vivement ma paſſion; je fus tourmenté par mes remords au point d'en perdre l'eſprit.

Depuis ce temps, la main du Ciel ſembla s'appeſantir ſur moi.

Tout ce qui m'intéreſſoit, éprouvoit un ſort contraire. Pour hâter ma ruine encore, ma maiſon devint un lieu de débauches & d'excès abominables. Ma femme dépourvue de charmes pour exciter des deſirs, & ſatisfaire les ſiens, ne ménageoit ni argent, ni pudeur. Ses profuſions auroient épuiſé un tréſor Royal.

Le mien, quelque conſidérable qu'il fût, n'y put réſiſter. Je le vis donc ſe diſperſer; & bientôt, comme je vous ai déja dit, je n'eus plus de reſſources que dans la fuite la plus prompte. Ma paſſion pour Amélie me fit tourner mes pas vers la Jamaïque, où la vengeance céleſte m'attendoit pour éclater.

CHAPITRE VI.

Conclusion de l'Histoire de Traffick. Il arrive à la Jamaïque, où il apprend qu'Amélie a été prise par les Espagnols. Il se fait Corsaire & ravage les Côtes d'Espagne où il trouve Amélie. Sur le point de l'enlever, il est fait prisonnier par son mari. Il est condamné à mort. Il réclame la pitié d'Amélie. Elle le rejette avec horreur. Sa punition est changée, on lui laisse la vie pour travailler aux mines.

J'AVOIS jusqu'alors conservé quelque apparence de vertu, & caché mes crimes sous le voile de

l'hypocriſie. La contrainte ne m'étoit plus poſſible : d'ailleurs elle me devenoit inutile. Ma fuite, en déchirant le voile, indigna tout le monde. Pour ſurcroît de peine, j'appris, à mon arrivée à la Jamaïque, qu'Amélie avoit été priſe à ſon paſſage par un Armateur Eſpagnol.

Je devins furieux. La vie n'étoit pour moi qu'un fardeau inſupportable; mais je ne voulus pas la perdre ſans me venger de ceux qui venoient de m'enlever toutes mes eſpérances. Inſenſé que j'étois! je ne réfléchiſſois pas qu'il étoit impoſſible qu'Amélie ſe déterminât jamais à me ſuivre.

Brûlant d'effectuer mon projet,

j'armai mon vaiſſeau. Je le remplis d'un équipage auſſi déſeſpéré que moi. La guerre que nous avions avec les Eſpagnols, étoit ſur le point de finir. Je réſolus de pourſuivre ſur eux ma vengeance. Les Côtes de leurs poſſeſſions en Amérique étoient ſans défenſes. Ce fut de ce côté que je portai mes pas. J'avois encore une autre raiſon. Je craignois mes créanciers, que la nouvelle de ma banqueroute avoit conduits à la Jamaïque preſqu'auſſitôt que moi.

Nous nous mîmes donc en mer & commençâmes notre croiſiere, ou plutôt notre piraterie. Je n'entrerai point dans le détail de nos fureurs, elles vous rempliroient

d'horreur. Vous ſçaurez donc que nous vînmes directement dans la mer d'Eſpagne. Là, nous ne nous contentâmes pas ſeulement de piller tous les vaiſſeaux que nous rencontrâmes, mais nous fîmes des deſcentes ſur les Côtes, & nous les ravageâmes avec une barbarie qui révolte l'Humanité.

Le tumulte & l'horreur d'une pareille vie tenoient mes eſprits dans une agitation qui ſembloit adoucir ma douleur. Les priſes que nous fîmes dans notre premiere courſe furent ſi conſidérables, qu'elles me firent concevoir l'eſpérance de retourner en Angleterre pour y rétablir mes affaires, & jouir de tout le crédit que

donne une fortune immenſe. Encore, ſi j'avois ſçu mettre des bornes à la mienne! J'étois devenu riche au-delà de mes deſirs; mais rongé par l'avarice, encouragé par le ſuccès, je voulus imprudemment pourſuivre ma deſtinée. Elle m'attendoit dans une tentative que nous fimes ſur une Ville, un peu avant dans les terres. La douceur & le charme de ſa ſituation en avoient fait la réſidence des plus riches Maiſons de la Province. La diſtance où elle étoit de la Côte, faiſoit qu'on y vivoit dans la plus parfaite ſécurité, ſans fortifications ni garniſon.

Nous dirigeâmes un ſoir notre marche vers cette Place, nous y

arrivâmes vers le milieu de la nuit. Notre intention étoit de ſurprendre les Habitans, & de retourner à notre vaiſſeau, avant que le Pays fût ſur pied pour nous arrêter.

La premiere partie de notre projet eut tout le ſuccès poſſible. Nous nous emparâmes de la Ville ſans aucune réſiſtance. Nous y commîmes toutes ſortes d'outrages. Notre licence enfin fut effrénée & digne de Corſaires ſans diſcipline & ſans humanité.

Tandis que chacun pourſuivoit ſa proie, le hazard me conduiſit vers un berceau dans un jardin. Là, j'entendis différens cris de femme. Mon cœur brûlant de

desirs infâmes, je me proposois ... Quel fut mon étonnement! J'apperçus Amélie dans l'habit le plus riche & le plus brillant, qui faisoit conduire de l'or & des pierreries dans une route où l'on ne pénétroit que par une trape qui étoit sous ce berceau. A cette vue, je restai comme immobile & pétrifié. Mais deux objets, comme Amélie & ses richesses, me firent bientôt sortir de cet étonnement. Je m'avançai pour me saisir de l'un & de l'autre, me réservant à me faire connoître dans un moment plus avantageux.

Mon habit extraordinaire, & qui par lui-même inspiroit l'horreur; mes mains & mon visage encore

teints du ſang que je venois de répandre : tout concouroit à me rendre méconnoiſſable.

A mon aſpect toutes les femmes pouſſerent des cris aigus, & Amélie me voyant avancer pour m'emparer d'elle, tomba évanouie. Je me trouvai fort embarraſſé, n'ayant point de tems à perdre. Le moment de la retraite de mes ſentinelles approchoit : je crus néanmoins pouvoir attendre qu'elle revînt à elle-même. Je m'efforçois de lui donner des ſecours. Je la ſoulevois pour lui donner de l'air, quand, tout-à-coup, je reçus par-derriere un coup ſi violent, que je perdis connoiſſance pendant pluſieurs heures. Je me

trouvai,

trouvai, à mon réveil, enchaîné à terre dans une priſon. Je fus quelque tems à me reconnoître, & à ſçavoir où j'étois : mais je ne tardai pas à être inſtruit de mon ſort. Le Geolier, qui vint voir ſi je vivois encore, me dit que mes Compagnons s'étoient enfuis; que j'étois reſté entre les mains d'un Gentilhomme qui m'avoit renverſé par terre, lorſque j'étois prêt d'enlever ſa femme évanouie ; qu'il m'avoit fait traîner dans ce cachot pour ſouffrir, ſi j'en revenois, la punition que j'avois méritée par les différens ravages que mes Compagnons & moi avions faits dans la Ville & pluſieurs autres lieux de ſa domination.

Je n'eus pas beſoin d'une plus ample information, pour connoître toute l'horreur de mon ſort. Je l'enviſageai dans toute ſon étendue. Le cri de ma propre conſcience me l'exagera mille fois encore. La main du Ciel ſembloit y tracer la juſte punition de mes crimes.

Je deſirai la mort comme le ſeul bien qui me reſtât : je réſolus de la chercher; mais, hélas! toutes les horreurs me la firent bientôt craindre. J'étois dans cette cruelle ſituation, quand je fus traduit devant le Juge. Après avoir fait l'énumération de tous les crimes dont j'étois coupable, il me condamna à mort. Cette Sen-

tence, qui confirmoit toutes mes craintes, me fit concevoir l'eſpérance du pardon. Mon mauvais génie me ſuggéra de me réclamer d'Amélie. Je me flattois, contre toute apparence, que ma vue rallumeroit encore quelques étincelles de l'amour, dont elle avoit brûlé pour moi; ou que ſa bonté, du moins, ſe complairoit à me ſauver dans le tems qu'elle pouvoit me périr. Mon lâche eſpoir eut le ſuccès qu'il méritoit.

Je ne cherchai point à me juſtifier des autres crimes dont ma propre conſcience me rendoit convaincu. Je penſois bien que je n'y parviendrois pas : mais je défen-

dis mon innocence du noir deſſein qu'on me ſuppoſoit ſur Amélie, au moment où l'on m'avoit ſurpris. J'ajoûtai même que j'avois l'honneur d'être proche parent de cette Dame; & que, ſi on me permettoit de lui parler en préſence de tout le monde, je me flatois qu'on me trouveroit jugé trop rigoureuſement.

En nommant Amélie, un des principaux Juges, qui me parut être ſon époux, s'enflamma de colere. Il ne m'interrompit pas cependant; mais dès que j'eus fini de parler, il s'écria avec un mouvement d'indignation: toi, parent d'Amélie! Les Anges auroient pour alliés les eſprits des téné-

bres! Tu déshonores ſa vertu, en la réclamant; mais elle ne tardera pas à paroître & à confondre ton odieuſe calomnie. A ces mots il ſe leva & fut la chercher. Un bruit ſourd de ſurpriſe & d'horreur rendit plus effrayant pour moi le ſilence qui régnoit dans l'aſſemblée. Mon incertitude en devint plus affreuſe encore.

Je n'attendis pas longtems. Amélie parut bientôt, conduite par ſon époux. Elle s'aſſit devant le Juge, & regardoit autour d'elle avec cet air ſerein que donne la vertu; où eſt, dit-elle, celui qui ſe dit mon allié?

Sa vûe avoit fait naître tant de différens mouvemens en mon

cœur, que je ne pus réfléchir où j'étois. Je penſai moins à émouvoir ſa compaſſion, qu'à adoucir la rigueur du reſſentiment que lui devoit cauſer mon dernier procédé avec elle. Je voulus l'aſſurer de mon innocence ſur le deſſein infâme qu'on me ſuppoſoit lors que je fus pris. Je ne pus m'empêcher de m'écrier en Anglois, car j'avois juſqu'alors parlé Eſpagnol : Amélie, m'avez vous donc oublié?

Le ſon de ma voix la fit treſſaillir. Elle me fixa : puis, tout-à-coup ſe mettant à genoux, levant les yeux & les mains au Ciel : Grand Dieu! s'écria-t-elle, que ta juſtice eſt éclatante! laiſſe-moi

l'adorer avec tout l'univers. Alors elle ſe leva, & ſe tournant vers ſon mari, que l'étonnement rendoit immobile : vous voyez, Seigneur, dit-elle, l'homme dont je vous ai parlé. C'eſt cet indigne Traffick, dont la friponnerie & la lâcheté m'ont obligée d'abandonner ma patrie ; mais par un de ces coups de la Providence, qui du ſein de l'infortune peut faire naître le bonheur, c'eſt ce malheureux qui eſt cauſe de celui dont je jouis avec vous. J'abjure tous les ſentimens que j'ai pu avoir pour lui. Approfondiſſez cette prétendue liaiſon, & ſi ſes réponſes ne ſont pas conformes à ce que je vous ai dit, je me

ſoumets à la punition la plus rigoureuſe. J'en excepte pourtant celle d'avoir plus longtems ce monſtre devant les yeux, & de jamais le revoir.

A ces mots elle s'éloigna, ſans daigner jetter un ſeul regard ſur moi; mais ſes paroles me firent un ſi violent effet, que je réſolus de lui rendre toute la juſtice que je lui devois. Je n'attendis pas, pour parler, les ordres de ſon mari. Je racontai le plus ſuccinctement que je pus, & avec la plus exacte vérité, la noirceur de toute ma vie. Quand j'eus fini, ſon mari dit que j'avois même ajoûté pluſieurs circonſtances criminelles qu'elle avoit omiſes, ou qu'elle ignoroit

ignoroit peut-être. Un crime auſſi compliqué, paroiſſoit demander un examen particulier, pour le punir avec équité. Je fus donc reconduit dans la priſon, mais ſans aucune lueur d'eſpérance. Le jour ſuivant, on me ramena de nouveau devant mes Juges, où ma premiere Sentence fut changée en celle d'être rompu vif & d'expirer ſur la roue.

Après la lecture de cette cruelle Sentence, le Juge m'adreſſa de nouveau ces mots: voilà, ô le plus abominable des hommes! le chatiment que méritent tes crimes. Mais, tout grands qu'ils ſont, la pitié étend ſur toi ſa main encore.

Les vertus de l'illuſtre Amélie l'emportent ſur tes forfaits. Elles ont prévalu, pour adoucir ton ſupplice. Remercie la divine Providence, qui s'eſt ſervie de toi pour amener cette reſpectable beauté parmi nous ; tu ne mourras pas. Nous voulons conſerver ton ame & lui laiſſer le tems du repentir. Tu n'éprouveras aucuns tourmens, ils pourroient altérer tes forces : tu en as beſoin pour les travaux auxquels ta vie eſt condamnée. Ce jour eſt le dernier où tu verras la lumiere des cieux. Tu vas deſcendre dans les mines pour y paſſer le reſte de tes jours malheureux, à tirer pour les autres

cet or dont le desir insatiable a causé tous tes crimes.

Accablé sous le poids de mes douleurs, je voulus demander la mort. Je fus arrêté par le Juge, qui me dit d'un ton sévere, qu'un mot de ma bouche seroit un outrage à la Justice. Je fus enlevé aussitôt & précipité dans ce gouffre effroyable.

Comme Traffick terminoit son Histoire, je fus obligé de fuir vers mon corps que ce malheureux avoit jetté dans le vaisseau sur lequel il devoit être enlevé de la mine.

La longueur de ce récit vous étonnera, quand vous sçaurez que l'esprit de Traffick me

le fit voir en un inſtant, car l'or ne reſta pas plus longtems en ſa poſſeſſion; & je ſuis obligé de ſuivre mon Corps toutes-les fois qu'il change de maître. Pour comprendre cela, apprenez donc, que nous autres eſprits, nous ne diſtinguons point notre exiſtence, par le tems ou la ſucceſſion des parties. Il n'y a avec nous ni paſſé ni avenir: tout nous eſt préſent ſous un ſeul point de vûe, tant que le cours naturel des cauſes & des effets eſt conſervé ſans interruption par un pouvoir ſupérieur.

Il eſt aiſé de croire combien je fus content de ſortir de cet abîme infernal pour revoir la lumiere. Il n'y eut rien de remar-

quable dans les trois ou quatre premieres mutations par leſquelles je paſſai. Ceux qui me poſſéderent, me garderent peu. Il ſembloit qu'ils vouluſſent me purifier des ordures que j'avois amaſſées dans la mine.

Je vois que vous deſirez ſçavoir comment, lorſque je ſuis confondu dans une quantité du même métail, je puis conſerver mon identité. Apprenez que les eſprits ont le pouvoir de s'étendre ou de ſe reſſerrer dans les dimenſions qu'il leur plaît. Leur vie n'eſt point confinée, comme celle des hommes, dans une partie particuliere, telle que la tête ou le cœur; mais elle eſt répandue dans tout leur

corps, de façon qu'une partie qui eſt ſéparée du reſte ne meurt pas pour cela; mais cette portion d'eſprit qui y étoit dans le tems de la ſéparation, lui tient lieu de vie, & devient un eſprit diſtinct, qui anime ce corps; ainſi à l'infini. Car, pourquoi refuſer à un être ſupérieur les qualités que nous accordons à un inférieur? Sachez donc que l'augmentation de mon corps par une addition de matiere, ou une diminution n'en altere aucunement l'exiſtence. Le premier à qui j'appartins, fut un Péruvien nouvellement converti. En cherchant à lire dans le cœur de ſon Directeur, je fus étonné de n'y voir

que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'abus de la Religion, dont ce Caffard ſe diſoit l'Apôtre. L'hypocriſie s'efforçoit de couvrir ſes vices; mais ſon manteau trop étroit, ne pouvoit empêcher qu'on n'en apperçût quelques-uns. Ce fut un jour de fête que je fus préſenté au Révérend Pere. Il étoit aſſis dans un lieu retiré du temple, occupé à condamner ou abſoudre, non pas ſelon la juſtice du Dieu Saint dont il étoit le Miniſtre; mais ſuivant l'idée injurieuſe qu'il s'en faiſoit, d'après celle de quelques prétendus Caſuiſtes. Celui avec qui j'étois dans ce temple, s'avança en tremblant. Il me parut plus craindre la ſévé-

rité du Pere que celle de Dieu même. Il ſe mit à genoux. Après qu'il ſe fut avoué coupable de différentes fautes légeres, le Confeſſeur lui fit la plus ſévére réprimande, & l'obligea de me remettre entre ſes mains, en lui diſant que l'aumône ſeule pouvoit racheter ſes péchés.

La ſévérité du Moine à l'égard du Péruvien, vous fait préſumer peut-être qu'il ſeroit inexorable pour des crimes horribles : c'eſt ce dont vous allez juger par le récit que je vais vous faire.

Le Pénitent qui ſucceda au premier, étoit un Officier. Il s'avança avec une intrépidité militaire, & ſe mettant à genoux : Mon Pere,

dit-il, j'ai un long détail à vous faire, & les événemens en ſont fâcheux. Mon fils, reprit le Révérend, vous avez éprouvé notre indulgence, & vous n'ignorez pas qu'il n'eſt point de fautes, ſi grandes qu'elles ſoient, que nous ne pardonnions à un ſincere repentir: prenez courage; faites voir vos plaies à votre Médecin, & fiez-vous à l'efficacité de ſes remèdes.

Vous ſçavez, mon Pere, dit le pénitent, que j'ai brûlé longtems de la plus vive paſſion pour la femme de mon frere : c'étoit le ſujet de ma derniere confeſſion. Je m'en ſouviens, dit le Pere, & vous devez vous rappeller les ſa-

ges conſeils que je vous ai donnés pour arracher ce malheureux penchant. Il eſt vrai; mais vous ſçavez que je vous fis connoître combien cela m'étoit impoſſible, & que j'étois réſolu à me ſatisfaire, aux dépens même de ma vie. Oui, mon fils; mais ne vous ai-je pas raſſuré, en vous diſant que s'il vous étoit impoſſible de réſiſter à votre paſſion, comme la vie eſt le plus grand bien que nous ayons au monde, il étoit juſte de conſerver la vôtre, en obtenant ce que vous deſiriez ſi violemment: qu'il falloit cependant vous conduire de facon à n'offenſer perſonne dans votre ſuccès. Hélas! je ne l'ai pu; elle

étoit ſourde à mes prieres, & c'eſt ce qui m'a mis ſi fort au déſeſpoir, que ne pouvant languir & attendre plus longtems, j'ai eu recours à la force. Vous avez mal fait, mon fils, ſi vous avez pu n'en pas venir là. Mais elle n'a réſiſté peut-être que pour ſauver les apparences, & il y a moins de mal, pourvu que la choſe reſte ſecrette. Oh! mon pere, ç'a été le ſujet de mes craintes. Comme mon frere m'a toujours tenu lieu de pere, & que toutes mes eſpérances dépendent de lui, j'ai tant appréhendé l'indiſcrétion de ſon épouſe, que je me ſuis porté à lui ôter la vie. Un meurtre! ah! c'eſt un crime

affreux. Le ſang veut du ſang, n'eſpérez point de pardon. Mon Pere, je me jette entre vos bras, je reclame votre tendreſſe. J'ai bien penſé que je ne devois pas avoir tout le plaiſir du crime, & vous ſeul la peine de le pardonner. Je lui ai enlevé ſes bijoux, à deſſein de vous les offrir. J'admire votre prudence, mon fils, & votre repentir. Je ne doute point qu'il ne ſoit ſincere ; j'en juge par le prix de l'offrande. Je vais donc vous abſoudre ? Car, quoique le crime d'adultere ſoit grand par lui-même, & qu'il ſe trouve encore aggravé par le viol & l'inceſte, cependant, comme ce n'étoit pas parce qu'elle

étoit la femme d'un autre, & ſur-tout de votre frere, que vous avez deſiré d'en jouir, mais ſeulement parce qu'elle étoit belle, l'adultere & l'inceſte ne ſont plus qu'accidentels.

De plus, vous ne l'avez violée que parce qu'elle ne vouloit pas ſe rendre : le crime du viol eſt par conſéquent devenu le ſien. Car celui qui force à commettre le crime en eſt ſeul coupable. Le meurtre eſt un péché énorme ; mais vous ne lui avez ôté la vie que pour qu'elle ne causât pas votre ruine. La nature de l'action devient conſervation perſonnelle, qui eſt la premiere loi de la nature. Telles ſont les déciſions de

pluſieurs Caſuiſtes éclairés. Je vais faire votre paix avec le Ciel.

Dès qu'il eut mis le ſceau à toutes ſes pieuſes inſtructions, notre nouveau Saint ſe leva, & dit: Révérend Pere, vous venez de mettre mon ame en liberté pour l'autre vie; mais je crains pour celle-ci.

J'ai été vu, je crois, dans l'action par un domeſtique. La néceſſité de ſe ſauver ne juſtifie-t-elle pas tout? Oui, mon Fils. Eh bien! je crois que je n'ai point d'autre parti à prendre....

Il ne put finir, il entendit frapper rudement à la porte. On prononce ſon nom, la frayeur s'empare de ſon ame. C'étoient les Of-

ficiers de la juſtice, qui avoient ordre de l'arracher de ces lieux où l'on ſavoit qu'il s'étoit retiré. Il ſe jette entre les bras du R. P. l'appelle ſon défenſeur, implore ſon ſecours.

Quels Officiers, quelle Juſtice, lui dit le Pere, oſera jamais pénétrer dans ces murs? Je vous ai abſous, vous êtes mon pénitent; je vous défendrai, tranquilliſez-vous; je vais repouſſer cette entrepriſe audacieuſe, qui trouble la paix & le privilége de ces lieux ſaints. Auſſitôt le Pere s'avance vers la porte du Couvent, où étoit le Juge, qui expoſoit aux autres Peres le crime du fugitif, & les engagoit à lui

refuſer un aſyle. Dès que mon Maître parut, retirez-vous, dit-il, avec une voix poſée & une contenance tranquille. L'homme que vous cherchez, eſt mon pénitent : il a ſatisfait à l'égliſe : je l'ai réconcilié avec le Ciel: n'interrompez point les raviſſemens de ſon ame, qui maintenant eſt réunie aux concerts des Anges, qui chantent des Hymnes en réjouiſſance de ſa converſion.

Comment! mon Pere, s'écria le Juge : ce malheureux vient de ſe rendre coupable des plus grands crimes; & déjà il en auroit obtenu le pardon ! il vous a trompé & vous a caché la moitié de ſes forfaits. Le viol, l'inceſte, l'adultère,

peuvent

peuvent ils être ainſi pardonnés? De quel droit, orgueilleux mortel, reprit le Pere en élevant la voix, de quel droit, oſes-tu me demander raiſon du pouvoir que je tiens de Dieu? Qui es-tu pour comparer l'autorité de notre Tribunal infaillible à la foibleſſe du tien? N'avons-nous pas le pouvoir ſuprême de lier & de délier?

Le Juge n'oſant repliquer d'avantage, s'en retourna. Le Pere triomphant, vint retrouver ſon pénitent. Mon Fils, dit-il, vos ennemis ſont défaits, votre ſéjour ici eſt aſſuré; mais leur pouvoir eſt ſi grand, & ils ont tant d'horreur pour votre dernier crime que vous ne pouvez quitter

cet endroit. Faut-il donc, mon Pere, que j'y ſois confiné pour toujours? Je ne dis pas cela, mon Fils; mais il eſt un moyen pour vous de triompher hautement du pouvoir de vos perſécuteurs actuels. Hâtez-vous, ô mon Pere, de me l'indiquer.... Prenez notre habit; que les talens que vous poſſedez & dont le Ciel vous demandera compte, ne ſoient point enſevelis, mais employés à ſa gloire. Ne reſiſtez pas aux inſpirations d'en-haut; approchez, vous êtes mon Frere & je vous ſalue comme tel.... Oui, je cede en ce moment & je reçois vos offres avec la ſoumiſſion & le reſpect qu'ils méritent. dès cet

inſtant, je ſacrifie ma valeur, mon adreſſe & toutes les facultés de mon corps & de mon ame, au ſervice de votre Ordre reſpectable... C'eſt la main de Dieu qui vous a conduit, mon Fils, ou plutôt, mon Frere; je vais informer notre Communauté de votre converſion miraculeuſe, il vous reſte maintenant à faire votre teſtament & à nous léguer tous vos biens.... Léguer, mon Pere! faut-il que je meure?... Oui, mon Fils; il faut mourir au monde pour vivre avec nous.. Mais je n'ai rien à léguer... Reconnoiſſez ſeulement que vous abandonnez toute votre fortune à notre Couvent, en vertu de votre admiſſion & laiſ-

ſez-nous le ſoin du reſte. Le nouveau proſélite ſe ſoumit à tout ce qu'on exigea de lui & fut admis avec la plus vive ſatisfaction.

CHAPITRE VII.

Chryſal s'embarque ſous la forme d'un Doublon ſur un vaiſſeau de guerre Anglois, qui faiſoit voile pour l'Europe. Il appartient au Capitaine.

ENFIN arriva le temps de m'envoyer dans cette partie du monde, où la rareté de mon eſpèce en augmente la valeur. La Guerre étoit alors allumée entre l'Eſpagne & l'Angleterre, pour

quelques brouſſailles, dont on ſe diſputoit la propriété ſur un rivage arride & déſert. Il étoit néceſſaire, pour aſſurer mon paſſage, d'établir une correſpondance certaine, entre le Commandant & un Capitaine Anglois qui croiſoit ſur ces mers. Je fus deſtiné à paſſer ſous la forme d'un Doublon que l'on me fit prendre.

Il falloit au Capitaine Anglois, beaucoup d'adreſſe pour dérober à ſes Officiers la connoiſſance de cette affaire. Il lui eût été trop coûteux de les ſéduire tous, & il n'auroit pas voulu confier à la diſcrétion de tant de perſonnes, une choſe auſſi ſacrée que ſon honneur. Tout fut

bien arrangé & concerté. Les rafinemens de la politeſſe moderne ont bien adouci la férocité naturelle au métier de la guerre. Un commerce honnête eſt maintenant autoriſé entre les parties mêmes qui font profeſſion de chercher leur deſtruction mutuelle. Le Gouverneur Eſpagnol envoya donc au Capitaine Anglois une chaloupe, chargée de rafraichiſſemens, en fruits, & en vins, & lui écrivit une lettre honnête, par laquelle il lui faiſoit mille offres de ſervice.

Cela produiſit néceſſairement un retour de politeſſe de la part du Capitaine Anglois, qui jamais en pareil cas n'étoit en reſ-

te. Ce fut dans ce commerce réciproque, que l'on convint de ſes faits ; je fus délivré, comme le ſceau de la négociation, au milieu d'un nombre infini de mes ſemblables. Mon nouveau maître tint exactement la parole qu'il avoit donnée. Il mit à la voile au temps fixé pour pourſuivre les vaiſſeaux ennemis qu'on pourroit rencontrer dans ces parages: mais il eut ſoin de ne ſe mettre en route, que long-temps après le tréſor Eſpagnol.

Comme le ſuccès de cette affaire étoit de la derniere conſéquence pour les Eſpagnols, l'Anglois fut ſi bien traité, que ſes deſirs furent ſatisfaits ; il ne ſouhai-

toit que d'arriver ſain & ſauf chez lui. L'éclat de ma nouvelle impreſſion avoit ſéduit ſes yeux & m'avoit mérité l'honneur d'être enfermé dans ſa bourſe. Souvent il me prenoit, & me regardant avec un attendriſſement qui lui arrachoit des larmes: ô toi! diſoit-il, le terme de mes travaux & de mes dangers; toi, qui couronnes enfin tous mes deſirs, je ſuis content, je te poſſede. Laiſſons les autres courir après un vain fantôme de gloire. Je jouis en toi de la récompenſe la plus ſolide; & je ne veux plus courir de riſque que pour te conſerver. Il fut en effet quelques jours après dans le cas de mettre en exécution

cette

cette forte réſolution. Il parut un vaiſſeau Eſpagnol, qu'il voulut faire paſſer pour un vaiſſeau de guerre.

Les vaiſſeaux de ce Pays ſont toujours richement chargés; le nôtre étoit de force. Tous les Officiers excepté le Capitaine, étoient fort indigens, l'équipage à cette vue tréſſaillit de joie. Tout ce qui étoit néceſſaire pour l'attaque fut bientôt préparé; mais des ſoins bien différents occupoient le Capitaine; auſſi riche qu'il pouvoit le déſirer, il craignoit la perte de ces biens, après leſquels il avoit tant ſoupiré. Il ſe retira dans ſa chambre pendant que les Lieutenants faiſoient tous les aprêts, &

me ſortant de ſa bourſe en pleurant: quoi! s'écria-t'il, je m'expoſerois à te perdre, toi le prix d'une vie ſemée de traverſes & de malheurs, je ſacrifierois mon bien à une chimere: l'honneur; l'intérêt de ma patrie, ce phantôme impalpable & imaginaire. Hélas! qu'eſt-ce-que l'honneur ſans la richeſſe? quelle eſt la patrie de celui qui ne poſſéde rien: que le malheureux coure après la fortune, j'en ai aſſez; que l'ambitieux combatte pour la gloire, je mépriſe un nom ſtérile, & laiſſe la défenſe de la patrie, à ceux dont elle contient les poſſeſſions, pour moi je n'en ai point, je ne poſſede que toi, je ne te hazarde-

rai point pour des conſidérations auſſi frivoles.

Dès qu'il eut pris cette prudente réſolution, il me mit ſur ſon cœur, me baiſa & me reſerra dans ſa bourſe : dans le même moment entra un Lieutenant pour lui dire qu'ils pouvoient maintenant fondre ſur le vaiſſeau, qu'il paroiſſoit conſidérablement & richement chargé, qu'on devoit en juger par la quantité d'eau qu'il tiroit. Mon maître ne répondit rien ; mais prenant une lunette en main, il monta ſur le tillac, puis paroiſſant l'examiner avec la plus grande attention : vous vous êtes trompés, leur dit-il, vous avez bien raiſon de dire qu'il

eſt riche, c'eſt un des plus forts vaiſſeaux de guerre Eſpagnol, quant à ſa profondeur dans l'eau, elle ne vient que de ſes canons dont le nombre eſt au moins de 60; faites route & éloignez vous, je réponds à Sa Majeſté de la garde du navire qu'elle m'a confié. Que gagnerions-nous? Des munitions qui nous appeſentiroient: je ne m'expoſerai point pour un ſi foible avantage; j'ai d'ailleurs un paquet à bord, je ne veux point m'arrêter en route. Allons, ne nous arrêtons pas plus longtemps, & gardez-vous de trop approcher. A ces mots tous les Officiers reſterent interdits; l'eſpérance de poſſeder des richeſſes, qu'ils

ſembloient déjà s'approprier, s'évanouie. Prieres, ſollicitations, tout eſt employé, ils démontrent au Capitaine qu'il eſt impoſſible que ceſoit ce qu'il dit. Ils inſiſtent ſur la couleur de ſes voiles, & la péſanteur de ſa marche, qui prouve que c'eſt un vaiſſeau marchand qui depuis long-temps eſt en mer; que quant à ſa maſſe, elle ne doit ſervir qu'à les encourager par l'eſpoir d'une meilleure priſe, tous les vaiſſeaux chargés de thréſors, étant toujours fort larges de conſtruction; pour nous en aſſurer, diſent-ils, nous irons à lui: nous ne demandons que la permiſſion de le voir de plus près; & nous ſommes ſûrs

que nos nouvelles obſervations ne feront que confirmer ce que nous diſons. Ils alléguerent encore le moment propice de faire tous leur fortune ainſi que l'honneur & l'intérêt de leur patrie : enfin ils ſuplierent, jurerent, éclaterent, tout fut inutile. Le Capitaine avoit pris ſa réſolution, il ne fit que répéter ce qu'il avoit déjà dit, qu'il étoit reſponſable à Sa Majeſté de ſon vaiſſeau; que quand même il ſeroit certain de ce qu'ils diſoient, quoiqu'il le fut du contraire, ils l'abandonneroit également ; que pour l'approche qu'ils déſiroient, la portée de ſes canons les en empêcheroit & les endommageroit,

ſans qu'il leur fût poſſible de ſe défendre; & que quand même ils ſeroient aſſez inſenſés pour engager le combat, leur petits boulets ne pourroient jamais percer une maſſe ſemblable à celle qui défendoit les flancs de ce vaiſſeau. Le pouvoir du Capitaine étoit abſolu, on fut obligé d'obéir, & l'ennemi diſparut.

On ne peut exprimer tout le trouble que cet événement cauſa dans le vaiſſeau: les Officiers ne ſe poſſédoient pas de colere, les matelots maudiſſoient leur exiſtence: d'autres malheureux accablés de maladie, s'étoient arrachés de leur lit. L'eſpoir d'un tel butin s'embloit avoir apporté quel-

queſoulagement à leurs maux. Ils s'étoient empreſſés de contribuer à la victoire. Après ce refus d'autant plus accablés qu'ils avoient plus fait d'efforts, la rage dans le cœur, ils ſe traînoient dans leurs hamacks pour y mourir de beſoin & de douleur.

Le Capitaine qui étoit venu à ſes fins, faiſoit peu de cas de leurs mécontentemens; mais il eut bien lieu de s'en repentir, car il apprit quelques jours après par un autre vaiſſeau que celui qu'ils avoient vu, étoit en effet d'un prix immenſe; qu'il étoit ſi fatigué du mauvais temps & de la maladie, qu'il n'eût fait aucune réſiſtance: que dès qu'il avoit vû

le bâtiment Anglois il s'étoit même préparé à ſe rendre, ce rapport ralluma toute la fureur des Officiers, aucun ne voulut le reſte du voyage faire ſociété avec mon maître, de ſorte que je devins ſon unique compagnie.

Tant que nous fûmes à une certaine diſtance de l'Angleterre, le Capitaine tint ferme; mais quand nous approchâmes ſa fierté commença à plier, il fit pluſieurs avances, pour en venir à une réconciliation & un pardon général, il avoit lieu de craindre des reproches de la part de ſes ſupérieurs; ſes efforts furent inutiles. L'idée d'une ſi belle priſe

dont il les avoit fruſtrés, entretenoit leur reſſentiment. Ils étoient déterminés à ſe plaindre, il ne leur reſtoit plus que le plaiſir de ſe venger.

Mon maître vit qu'il falloit qu'il prit des tempéramens pour parer leurs tentatives. Il appréhenda de courir plus de riſque chez lui qu'il n'avoit cherché à en éviter dehors. Il conclut donc prudemment, que le même motif qui avoit eu ſur lui tant de pouvoir, en auroit également ſur les autres, & qu'il valoit mieux partager ſes dépouilles, que de les réſerver pour les perdre toutes.

Dès qu'on fut de retour en An-

gleterre, il me tira à cette intention de ſa bourſe, puis me regardant & me ſerrant tendrement, il faut nous ſéparer, me dit-il, j'eſpere que c'eſt pour un bien: toi ſeul es la cauſe de ma conduite & de mes craintes. Produis donc la même influence ſur le cœur de ceux à qui je t'envoye, excuſe ma faute, ſi c'en eſt une: les pleurs que ma perte lui faiſoit verſer, l'empêcherent de pourſuivre. Il me donna un dernier baiſer & m'envoya avec une infinité, d'autres pour ménager ſa paix.

CHAPITRE VIII.

Bonne intelligence, entre ceux qui trompent l'état. Réflexions de Chryſal à ſa premiere vue des offices publics de Londres. Son maître va voir un Gentilhomme, qui ſe recrie contre certains abus. La neceſſité de la décence dans les habits & la maniere de la ſoutenir, prouvée par l'Hiſtoire d'un jeune parvenu.

COMME cet arrangement demandoit beaucoup de délicateſſe & quelque adreſſe, mon maître en chargea ſon munitionnaire, dont il avoit éprouvé en différentes oc-

caſions la ſagacité: c'étoit un homme qui ſçavoit prendre ſur l'eſprit des grands, beaucoup d'aſcendant.

Auſſitôt que mon nouveau maître fut arrivé à Londres, ſon premier ſoin fut d'exécuter la commiſſion pour laquelle on nous avoit confiés à lui. Mais la perſonne à laquelle il avoit affaire, étant abſente de la ville pour quelques jours, il s'occupa pendant cette abſence de ſes propres intérêts. J'eus pendant ce temps, occaſion de pénétrer une partie de ſes projets myſtérieux.

Le principal motif de ſon arrivée à Londres étoit de faire paſſer ſes comptes & ceux de ſon Capitaine. Il y avoit entre

les uns & les autres, une connexion qui ne devoit parvenir à la connoiſſance de perſonne. Mon dernier maître étoit un homme qui craignoit de compromettre ſa dignité, en ſe familiariſant avec ſes Officiers; il mépriſoit aſſez généralement leur façon de penſer, peut-être pour faire ſentir ſa ſupériorité, & les tenir à une certaine diſtance de lui; il exceptoit cependant de cette loi ſon munitionaire. La meilleure intelligence regnoit toujours entr'eux: leurs affaires concertées avec la plus grande harmonie, ne tendoient jamais qu'au profit mutuel. Outre l'avantage qu'ils retiroient de cet accord, il en étoit

un autre non moins conſidérable : ils contenoient par là tout l'équipage ; ils empêchoient les plaintes & les murmures ſur les mauvaiſes proviſions, faux poids, & autres petits griefs que le caractère turbulant des gens de Mer, publie pour tourmenter le Capitaine & le munitionaire, quand ils ne ſont pas unis. Mais comme entre eux il en étoit autrement, l'intérêt commun rendoit mon maître plus aſſidu, & c'étoit lui qui faiſoit dans les différents bureaux, toutes les démarches néceſſaires pour mettre leurs comptes en état de paſſer à l'inſpection publique.

Le premier coup d'œil de ces bureaux me fit plaiſir. Il régnoit dans toutes les affaires une apparence de régularité, & dans les commis un certain air d'aiſance, qui m'enchanta au point, que je me dis à moi-même, heureux Etat! Quels ſujets tu renfermes! Les plus petits ſont des Gentilshommes, qui ne s'occupent qu'à prévenir la confuſion & les abus. Tout cela m'étonnoit trop pour ne pas examiner les choſes de plus près; mais je reconnus bientôt mon erreur. Le premier que mon maître fut voir étoit celui qui fourniſſoit les habits des Matelots; il alloit diner, il engagea mon Maître à reſter, ce qui fut

accepté

accepté. Après pluſieurs raſades bues, en réjouiſſance des ſuccès de la navigation, & de la continuation de la guerre, ils parlerent de ce qui les concernoit. Je viens, lui dit mon Maître, pour arrêter le compte de la derniere courſe. Le voici: bien des articles, vous voyez, ont paſſé ſans difficulté; mais ſachez grè au Capitaine & à moi, du ſoin que nous avons pris de faciliter aux Matelots les occaſions de dépenſer leur ſolde en plaiſirs, afin de les forcer de recourir à moi pour s'habiller.

A la ſanté du Capitaine reprit l'autre; puiſſai-je le voir bien-tôt Commandant du Navire: recevez,

vous & lui, mes remercimens, & l'aſſurance du cas que je fais de votre amitié. Il n'y a, en effet, que ce moyen de faire quelque gain: car pour trouver un moment favorable, il faut tant aller & venir, & encore n'eſt-ce qu'à force de préſens & en donnant de l'argent d'une main, qu'on en recoit d'une autre. Celui qu'un homme va toucher à un Bureau public paſſe par tant de mains, que s'il n'enfle conſidérablement ſon mémoire, il ne lui reſte à la fin aucun gain. Il eſt vrai, lui répondit mon Maître, & je l'ai éprouvé ce matin; il y a pluſieurs années, vous ſavez, que je ne ſuis venu à la Ville: j'ai été aujour-

d'hui tout-à-fait étonné de l'apparence honnête de chaque commis : cela eſt bien, me ſuis-je dit en moi-même ; ces Meſſieurs ſont polis, d'iſtingués, ils ne s'abbaiſeront pas à recevoir les petits caſuels que leurs prédéceſſeurs, ſans délicateſſe & ſans argent, ramaſſoient avec tant d'âpreté ; ils ne peuvent en avoir beſoin. Pendant que je m'occupois de ces réflexions, mon affaire ſe terminoit, je méditois déjà les expreſſions de mon remerciment, quand tout-à-coup l'un deux me détrompa. Ma ſurpriſe fut extrême en voyant que le changement auquel j'applaudiſſois, n'étoit qu'à mon détriment ; il me fallut payer

à chacun de ces Meſſieurs proportionnément à l'état qu'il portoit, & donner un écu, tandis que leurs dévanciers ſe contentoient d'un ſcheling. Et comment répliqua l'autre, voudriez-vous qu'il en fût autrement? Ceux qui ſont à leur tête, leur donnent ce dangereux exemple. Des appointemens conſidérables, indépendament de leur induſtrie, mettent ces premiers commis en état de vivre dans leurs maiſons, avec tout le luxe d'un citoyen, & au dehors, avec le faſte d'un courtiſan. Leurs ſous-commis ſeroient-ils en état d'aller de pair avec eux, s'ils n'avoient des moyens ſecrets pour aider à leurs dépenſes exceſſives: vous en allez juger par ce trait.

Vous vous ſouviendrez peut-être d'un petit garçon, qui alloit & venoit dans cette maiſon lorſque vous étiez à la ville : ſa mere fut ſervante de ma premiere femme ; vous n'avez pas oublié ſans doute la belle Nanette; quant au pere, il ne fait rien à l'hiſtoire. Je pris ſoin de l'enfant : lorſqu'il fut en âge, je ſongai à le placer dans un Bureau. Sa complexion foible & délicate, le rendoit peu propre à mon commerce. J'imaginois que cet état lui donneroit de l'émulation, & qu'au moyen de 50 l. ſterlings qu'il gagneroit par an, il ne ſeroit plus à ma charge. En conſéquence je le fis recevoir dans un bureau pour travail-

ler : on y étoit alors fort occupé. Afin qu'il fit honneur à ma recommandation, je lui fis faire un habit à Londres, pour ſeconder celui de campagne qu'il avoit déjà & que je croyois aſſez bon pour être porté tous les jours.

Ainſi équipé, il vint donc au bureau, il avoit tout l'air d'un jeune homme qui ſort de l'Académie de Gyorskire, où en effet il avoit été elevé ; mais je vis que je m'étois bien trompé dans mon calcul ; car étant allé avec lui pour le préſenter au Directeur auquel j'avois déjà parlé en ſa faveur, je le trouvai, ainſi que tous les autres, en ce grand deuil qui ſuivant l'ordre de la cour, ne

devoit durer que quinze jours. Il ne m'étoit nullement venu dans l'idée de l'habiller ainſi : je vis bien que je n'avois pas aſſez apprécié cette place; le Directeur me dit confidemment que l'on exigeoit que tous ceux des bureaux de Sa Majeſté, paruſſent en habit décent & conforme à celui de la Cour, ſurtout dans ces circonſtances remarquables. Je ne pus m'empêcher de me recrier & de lui dire comment, Monſieur, pour ſi peu de temps, & ſur des émolumens de 50 l. ſterlings par an! Monſieur, me dit-t-il, perſonne n'eſt forcé d'accepter ces émolumens, & ceux qui ne veulent pas ſe conformer à l'uſage, ſont les maîtres

de ne pas ſe préſenter A ces mots il me tourna le dos. Je vous prie de m'excuſer, Monſieur, lui dis-je voyant mon erreur, c'eſt une méprise de ma part, mais je vais la réparer. Le plutôt ſera le mieux, me dit-il; car Monſeigneur vient inceſſamment ici & il ne convient pas qu'il voye une choſe auſſi irréguliere. Je vous prie, Monſieur, continua-t-il, en s'adreſſant au jeune homme, faites tailler ces cheveux. (Ils flottoient modeſtement en petites boucles ſur ſes épaules,) & tâchez d'avoir un peu l'air diſtingué.

Je vis bien qu'il étoit inutile de rien dire d'avantage: je pris donc mon jeune homme & l'amenai avec

avec moi, & dès le lendemain il eut un habit convenable : je lui fis tailler, friſer, mettre en bourſe les cheveux, le tout à la mode françoiſe la plus moderne ; je voulois, tandis que j'y étois, en ſortir à mon honneur. Dans ce nouvel équipage nous retournames au bureau, j'étois curieux de voir comment on le receveroit, mais hélas! nous avions oublié l'eſſentiel, c'étoit une épée : je courus bien vîte en choiſir une ; il fut queſtion d'un nœud ou crêpe, mais on voulu bien pour cette fois m'en faire grace. On le préſenta à Sa Grandeur qui le reçu au nombre des auttes. Quinze jours après, la Cour éclaircit ſon

deuil ; nouveaux frais, nouveaux ajuſtemens dont les régles de la décence ne pouvoient, diſoit-on, me diſpenſer. Enfin le deuil finit, & j'en beniſſois le ciel, quand le jeune homme vint me prier de faire garnir ſon habit gris d'un galon d'argent ; je me mis fort en colere contre lui ; j'attribuai ſa demande à l'ambition, à la fatuité, je lui repréſentai combien peu dans ſon état cela étoit raiſonnable, mais il me fit ſi bien connoître combien il lui étoit eſſentiel de n'être pas au-deſſous de ſes confreres, que je lui accordai ce qu'il me demandoit : je fis encore mille autres menus frais auſſi frivoles & non moins néceſ-

ſaires, de maniere enfin qu'au bout d'un quartier j'avois employé plus que le revenu total de l'emploi. J'étois réſolu à l'emmener croyant qu'il ſeroit ainſi à ma charge juſqu'à ce qu'il obtint un avancement : mais le jeune homme intelligent avoit pénétré le myſtére (car le caſuel de l'emploi eſt un ſecret que tous ſçavent, & qu'aucuns cependant ne ſe communiquent) il m'aſſura qu'il ſeroit bientôt dédommagé & au-delà de toutes ſes dépenſes. L'effet a juſtifié ſa promeſſe : il eſt à préſent ſuperbement vétu, magnifiquement logé & ſervi par un laquais auquel il donne pour ſes gages la moitié du fixe de ſon emploi.

Vous voyez, mon ami, que c'eſt nous qui payons ce caſuel : notre fortune eſt en proye à tousces grapillards, & dans un pillage général c'eſt être fou que de ne pas s'en mêler, ſur-tout quand notre bien y eſt compris. Ils burent encore quelques coups en ſoulageant leur cœur par des plaintes inutiles, & mon maître le quitta pour aller à ſes affaires.

CHAPITRE IX.

Succès de la médiation de Chriſal en faveur du Capitaine. Il change ſon apparence eſpagnole en une guinée. Il entre au ſervice d'un noble Lord. Sagacité de Pondage, Sous-Intendant. Le Lord va où il eſt attendu. Amuſemens de la ſoirée chez les Grands.

Il me préſenta au directeur du Bureau avec les comptes du Capitaine qui furent reçus ſans difficulté. Il en fut quitte pour une légere repri-

mande ſur ſa bévue. Je changeai alors mon apparence eſpagnole en celle d'une guinée.

Je te vais expoſer des ſcénes variées qui exigent la plus ſcrupuleuſe attention. Tu vas me demander comment je puis ainſi connoître toute la vie d'un homme : écoute-moi avec attention. Un ſeul événement ſuffit pour me faire découvrir chaque particularité qui le précéde : quant à l'avenir, je ne veux pas te ſatisfaire ſur une queſtion qui ouvre un vaſte champ aux opinions & conjectures des ſçavans.

Ayant donc pris la forme d'une guinée, je fus envoyé à la banque; tout le plaiſir que je reſſentois de mon nouvel éclat fut bien altéré.

Je me vis confondu dans un amas ſi conſidérable, que je craignois de reſter longtems en inaction; mais la circulation étoit ſi rapide, que je fus compris dès le même jour dans un payement fait à un noble lord de ſa penſion. Il étoit deux heures après midi, quand je fus conduit au lever de Sa Grandeur, ſes regards fiers & majeſtueux, la magnificence qui l'environnoit, me plurent ſi fort, que je déſirai fixer pour quelque tems ma demeure avec lui.

Il venoit de ſe lever: il étoit étendu dans un grand fauteuil auprès du feu, comme s'il n'eut pas encore été délaſſé de ſes fatigues, & appuyé ſur une table couverte

de velours verd ſur laquelle étoient quelques livres & différentes lettres. Il venoit de cacheter les unes, commençoit la lecture de quelques autres, tandis qu'une jenne fille auſſi galante qu'Hébé verſoit ſon thé, qu'un page auſſi beau que Ganymède recevoit des mains de cette divinité pour le lui préſenter.

Il le prit avec cette aiſance ou plutôt cette indifférence qui caractériſe les Grands; à chaqne petit coup qu'il buvoit, il faiſoit quelque queſtion, jettoit les yeux ſur un livre, ou liſoit la ſignature d'une lettre. Ce fut dans ce moment, que ſon intendant me mit ſur la table en diſant, en voilà deux

cens, milord ; quoi ! deux cens : l'ordre portoit cinq cens : mais, milord, le boucher, le boulanger m'ont tellement tourmenté. Qu'ai-je à démêler avec ces canailles, mon bien ne ſuffit-il pas ? Milord, on ne peut arracher un ſchelling de vos fermes, les taxes ſont hautes, de plus je ne puis avoir une once de proviſions. Peu m'importe, il me faut de l'argent : ce ſoir je ſuis engagé à faire une partie à laquelle je ne puis manquer. Milord, votre tailleur voudroit vous parler. Je voudrois le ſoulager, mais je ne puis. Voyez à me trouver cinq cens guinées pour ce ſoir. Si nous avions recours à monſieur Deſcompte : mais je me rappelle

qu'il m'a dit qu'il ne vouloit pas vous prêter ſur votre terre que vous ne lui donniez pouvoir de couper les bois. Eh bien à la bonne heure, ayez moi mille livres ſterl. Ah ! Milord, il ne voudra pas donner tant. Le coquin ! Je ſcais ce que vaut mon bois : il y en a pour plus de quatre mille livres ſterl. j'irai chez mon voiſin Worthlan ; c'eſt un homme d'honneur, incapable de tirer avantage de ma ſituation. Comme vous voudrez, milord, mais rappellez-vous vos différens avec ſir Worthlan ; vous lui donnez occaſion de triompher : d'ailleurs il n'eſt pas ſur que Deſcompte vous refuſe. Eh bien, partez vîte, vous

donnerez cinq cens livres ſterl. au pauvre Bukram, vous m'apporterez les autres ; dépêchez-vous, car je ſuis preſſé : puis ſe tournant vers ſon page : donnez-moi le papier ; cette plume eſt ſi bonne, que je ſuis tenté d'écrire une lettre. Auſſitôt il frédonna un air nouveau, & continua tranquillement ſon déjeuner. Vous allez être ſurpris, quand je vais vous dire que Pondage, en m'apportant de la banque, avoit dit à Deſcompte de ſe tenir prêt ; mais ne vous imaginez pas que ce fut pour prêter ; il ne paroiſſoit ſeulement que le prêteur de l'argent même du milord, que Pondage avoit retenu & de celui qu'il avoit

reçu le matin des fermiers. Deſcompte n'étoit que la créature de l'intendant qui vouloit avec le propre argent de ſon maître lui achetter ſes bois. Thomas Pondage étant en état de ſuppléer aux beſoins de ſon maître, croyoit qu'il étoit de ſon honnêteté de ne pas expoſer le lord au ſcandale de les faire connoître à d'autres. Dès-que ce fripon fut arrivé, il remit cinq cens livres ſterl. au lord, & lui fit ſigner une obligation de mille livres, ſterl.

Quant aux autres cinq cens que le milord avoit ordonné de payer à ſon tailleur, il l'envoya chercher dans la crainte que, pouſſé par le déſeſpoir, il ne s'adreſſât

lui-même au lord. J'ai pitié, lui dit-il, de votre ſituation : je n'ai pas dans les mains un ſchelling à mon maître, mais je vais vous donner quatre cens livres ſterl., & je ne demande pour toute reconnoiſſance qu'un reçu de cinq cens. Il ajouta qu'il ſeroit longtems à en être rembourſé, que c'étoit uniquement pour l'obliger comme ſon ami. Buckram forcé par la néceſſité, voyant d'ailleurs un profit encore honnête, accepta l'offre, & fit ſon billet. Je n'ai eu connoiſſance de cette petite friponnerie, que dans le cours de ma circulation.

Il étoit cinq heures, & on alloit ſervir le diner, quand le lord

arriva. On ſe mit à table, & pendant près de deux heures que dura le repas, la converſation roula ſur les lieux communs. Après avoir parlé du tems, on parla guerre, politique. On décida différens dogmes de religion ; on critiqua les loix, on réforma les abus : la différence d'opinions fit naître des diſputes qui ne durérent pas. Ces bagatelles épuiſées, on parla ſérieuſement ; il ſut queſtion de jouer : chacun prit place avec empreſſement, & l'attention redoubla à la vue des cartes.

Je ne puis te donner une juſte idée de cette ſcene. La crainte, l'avidité, la joie, le déſeſpoir ſe ſuccédoient tour-à-tour ; d'un cô-

té on entendoit des éclats de rire & de l'autre des blaſphêmes, ſuivant les viciſſitudes de la fortune. Cette horrible ſcene ne fit pas ſur les ſpectateurs la même impreſſion ; car ils reprirent la place des autres, & continuerent juſqu'à ſix heures du matin.

Dans le cours de la ſoirée je fis pluſieurs fois le tour de la table & je puis te tracer les différents caractéres des perſonnes de cette aſſemblée.

Rien ne prouve mieux la tyrannie de l'avarice, ſur le cœur de l'homme que la paſſion du jeu, elle eſt ſi générale & ſi abſolue, qu'elle ſemble ſubmerger les au-

tres. La tendre amitié, la forte nature cedent à ſon entêtement: voyez aux priſes deux gens qui tout-a-l'heure ſe diſoient amis, ils avoient l'un pour l'autre cette tendre eſtime, qui fait le charme de la ſociété: voyez les avec quelle ardeur ils travaillent à leur ruine réciproque. La vengeance la plus invétérée n'a pas plus d'acharnement! cette paſſion qui ſembleroit ne devoir être que la reſſource du déſeſpoir, eſt encore plus vive, chez ceux qui poſſédent plus qu'ils ne peuvent jouir; ils expoſent au hazard une fortune certaine pour ſatisfaire des deſirs inutiles & inſatiables, enfin de tous ceux dont je te parle,

il

il en étoit peu qui ne fuſſent réduits à vivre d'un amuſement qui avoit cauſé leur ruine.

CHAPITRE I. X.

Perſpective de la Compagnie, nouvelle façon de payer les dettes de l'honneur. Hiſtoire d'un Amateur de peinture.

L'IDÉE de cette ſcéne excite ta curioſité, rien n'eſt plus naturel : raſſemble toutes les forces de ton imagination, que ton attention entiérement arrêtée, prenne mes expreſſions pour les choſes mêmes, & qu'elles paroiſſent

à tes yeux auſſi viſibles, que ſi elles exiſtoient réellement.

Vois au haut de cette table cette figure mélancolique que ſon air ſournois vieillit encore plus que le nombre de ſes années, cet homme a paſſé les premiers temps de ſa vie, dans l'indigence & la miſere; un coup heureux, a changé ſes affaires, & lui a procuré la nobleſſe & un des meilleurs emplois de l'état.

Mais ſa tête affoiblie n'a pu ſoutenir une élévation auſſi précipitée. Il s'eſt fait une révolution dans ſes idées; & l'orgueilleux titre de Pair a étouffé le bon naturel & la gaieté de l'homme.

Il eſt plus difficile d'en approcher, que du ſouverain il ſe croit plus recommandable encore d'avoir été faire lâchement ſa Cour aux Grands & ſe trouve trop payé de les avoir ſervis. Quant aux occupations de ſa charge, le ſyſtême de la politique, eſt généralement ſi rempli de ſottiſe & d'abſurdité, que je ne t'en dirai rien; ſinon que le peu d'attention & l'incapacité de notre Pair, peuvent bien avoir donné lieu à tous les murmures qui s'élevent contre lui; mais laiſſons cela, & paſſons aux motifs qui m'ont engagé à te le faire remarquer. Son entête-

ment au jeu fut tel, que, quoiqu'il eût plus que le néceſſaire, il hazarda tout, dans l'eſpoir d'augmenter cette fortune dont il auroit dû connoître le prix, par le beſoin qu'il en avoit eu ſi longtems.

Mais cette nuit n'a pas été heureuſe pour lui, vois comme ſes regards ſont ſtupidement immobiles, & comme il eſt accablé de ſa perte. Près de lui, tu vois un petit homme vermeil, qui ſemble reſpirer la gaieté; c'eſt un des plus déplorables exemples de ce malheureux penchant. Cet homme a réuni à l'eſprit, tous les avantages du rang & de la fortune; ſa grandeur, hélas! &

ſa félicité n'ont été que de courte durée, il eſt maintenant reduit pour vivre, à proſtituer ſon adreſſe au préjudice des mœurs de ſon pays; il n'eſt point de moyens indignes & malhonêtes qu'il n'employe pour corriger la fortune, point d'artifices, qu'il ne mette en uſage pour ſatisfaire cette cruelle paſſion qui le dévore; n'ayant point d'argent, perſonne ne veut jouer avec lui, en eût-il ſon habileté eſt trop connue, rien cependant ne peut rallentir cette fureur.

La fortune lui à été favorable cette ſoirée, comme tu le peux voir aux couleurs de ſon viſage. Ce n'eſt pas que ſa vivacité na-

turelle l'abandonne dans les plus grands revers ; il a gagné la meilleure partie de la perte conſidérable qu'à fait le Lord Pair: cette ſomme ſuffiroit pour ſes créanciers ; eh bien, loin de ſonger à en payer aucuns, il médite en ce moment une autre partie où il conſommera ce qu'il vient de gagner, préférant de leur faire banqueroute à tous, plutôt que de ſe refuſer quelque choſe en les payant.

Je ne puis par aucune deſcription te donner une juſte notion d'un caractere auſſi compliqué ; une ou deux de ſes actions que je vais te rapporter, te le peindront au naturel.

Il eut, il y a quelque temps, un

beſoin preſſant de cent guinées : il s'adreſſa à un de ces perſonnages officieux qui, pour un modeſte intérêt de cinq pour cent, ſont toujours prêts à obliger les grands & à leur fournir l'argent néceſſaire pour faire honneur à leurs dettes. Cet homme complaiſant connoiſſoit le caractere de l'emprunteur : il fit bien des ſcrupules pour lui accorder ce qu'il demandoit ; enfin il ſe laiſſa gagner à condition que, ſi le principal & l'intérêt n'étoient pas payés dans la ſemaine, il recevroit une guinée de gratification chaque fois qu'il lui demanderoit ſon argent. La ſemaine écoulée, le prêteur fit ſa demande & reçut une guinée

comme il s'y attendoit: il eut ſoin depuis ce temps de l'aller voir tous les deux ou trois jours juſqu'à ce qu'il eût reçu, guinée à guinée, plus que ſon argent. Il avoit ſoin de bien prendre ſon temps: voyoit-il ſon débiteur engagé avec des perſonnes devant leſquelles il n'eût pu, ſans le fâcher, former aucune demande; il s'approchoit ſeulement de lui & dès que l'autre le remarquoit, ſans lui donner le temps de rien demander, il tiroit ſa bourſe & lui donnoit une guinée en le priant de lui achetter quelque choſe, ce que l'autre entendoit à merveille.

Cette répétition conſtante n'é-

chappa

chappa point à pluſieurs perſonnes : elles en dévinerent le motif. Un jour, qu'il avoit largement bu avec ſes amis, on le queſtionna beaucoup là-deſſus. Lui, qui ne ſçavoit rougir de rien, avoua naturellement l'accord qu'il avoit fait, & le premier ſe mit à rire avec les autres de ſa folie. Le ſecret étant divulgué il réſolut de ne plus ſe ſoumettre à cette impoſition. Son créancier étant venu quelque temps après, au lieu de lui donner, comme d'ordinaire une guinée, il entra publiquement en diſcuſſion avec lui ſur l'objet de ſa demande ; le prêteur ne put nier qu'il avoit reçu plus du double de ſon argent : d'une commune

voix on décida que la dette étoit acquittée, & il fut renvoyé ſans avoir de commiſſion à faire.

Cette hiſtoire fait preuve de la légéreté, de l'inconſéquence, de ſon caractère & des extrémités aux quelles il l'expoſe. Je pourrois vous en raconter d'une couleur plus noire qui prouvent qu'il eſt capable de tout, mais ce détail ſeroit trop affreux.

En face de lui & de l'autre côté de la table, voyez cet homme dont les épaules larges & épaiſſes annoncent un individu complet. C'eſt un exemple vivant de l'inſuffiſance & de la foibleſſe des loix humaines qui, en cherchant à remédier à un mal, donnent

ſouvent lieu à unplus grand. Ce vieux militaire eſt maintenant avancé aux premiers grades uniquement par ancienneté. C'eſt un exemple de cet abus dangereux qui, pour prévenir le privilège des favoris ſur le mérite, veut qu'un ancien officier ne puiſſe ſervir ſous un plus jeune: mais la force naturelle de la perverſité humaine eſt ſi grande, que cette régle ſi bien établie n'eſt à préſent qu'un prétexte pour donner le commandement à ceux qui n'ont que l'age pour y prétendre, raiſon qui devroit les en éloigner, & qui s'oppoſe à l'avancement & refroidit l'ardeur de la jeune nobleſſe.

Comme il n'eſt point d'homme

qui n'ait ſon ambition particuliere, la ſienne vous paroîtra peut-être bien contraire à la qualité de militaire; les tableaux & la peinture ſont les ſeuls objets de ſon admiration, & la ſeule connoiſſance dont il faſſe grand cas; parlez lui de ſiéges, de batailles, faites l'éloge d'une attaque ou d'une retraite, il ſera plus de ſens froid que perſonne, il ne vous interrompera point par la moindre queſtion, mais nommez lui *le Rembran*, *Titien*, auſſitôt il prendra feu, il vous fera une diſſertation ſur l'excellence & la différence de leurs atteliers: promettez lui de lui faire voir une ſalle de peinture, il ſera levé de

grand matin pour ne pas manquer au rendez-vous, & jamais il ne ſera retenu au lit par la maladie, comme il lui arrive ſouvent au jour fixé pour la bataille.

Des paſſions auſſi abſurdes n'ont jamais pour objet, que la vanité & le deſir d'en impoſer ; il n'y pas longtems qu'un peintre adroit & ruſé de ce pays s'aviſa d'un ſtratagême pour profiter du foible de ce perſonnage. Ses ouvrages eſtimées dans les meilleures écoles étrangères perdoient (comme d'ordinaire) de leur prix chez lui ; il fit des deſſeins, des payſages & autres tableaux dans le goût des meilleurs maîtres de l'ancienne italie, marqua les noms

derriere en caractères convenables au temps, leur donna le ton vieux, les enferma dans une caiſſe faite à l'Italienne; & par le moyen d'un Capitaine de navire, il les fit porter à la Douane comme venant directement d'Italie & adreſſées à un Etranger, de la part d'un ami, pour être vendus à Londres.

A peine, notre connoiſſeur fut il informé de leur arrivée, qu'il vola à la place & s'étant aſſuré par lui même de l'autenticité de ces morceaux; il les achetta tous une ſomme conſidérable; mais bien au deſſous de leur valeur diſoit-il, s'ils euſſent été entre les mains d'un connoiſſeur,

Quoi que ce ſuccès ne fut pas moins agréable qu'avantageux au peintre, il n'en reſta pas là. Depuis long-temps, il avoit ſur le cœur le mépris qu'avoit fait notre connoiſſeur de ſes ouvrages, l'occaſion de ſe venger étoit favorable, il la ſaiſit. Notre Militaire ſe vanta par-tout de ſon acquiſition, fit parade de ſon jugement, en démontrant par de ſçavantes obſervations, que ces ouvrages étoient les propres productions & les meilleures, de ces grands Maîtres. Quand l'affaire fut entiérement puplique, & qu'il n'y eut pas moyen de la nier, le peintre produiſit toutes les copies qu'il avoient gardées à cet

effet ; elles étoient ſi ſemblables qu'on les reconnoiſſoit quoique ſéparément. Ainſi ſe dénoua l'intrigue, il eut ſeulement ſoin pour ſe mettte à couvert des loix, de dire qu'il avoit achetté ces tableaux d'un juif qui n'en connoiſſoit pas la valeur.

CHAPITRE XI.

Caractère d'un philoſophe naturaliſte. Hiſtoire d'un coq cornu avec pluſieurs remarques curieuſes & philoſophiques, ſur les animaux cornus.

EN face de lui eſt un de ces philoſophes, qui tendent à acqué-

rir la réputation de ſçavant, en faiſant une collection de tout ce que la nature produit de biſare, ſans chercher à pénétrer ſa ſageſſe & ſa puiſſance dans la ſuitte réguliere de ſes ouvrages. Il lui arriva, il n'y a pas long-temps une avanture aſſez plaiſante, un homme, qui fournit de la volaille dans les environs & en porte au marché de cette Ville, eut connoiſſance du goût de notre philoſophe & réſolut d'en tirer avantage; en conſéquence, il fit choix d'un très beau coq de combat, coupa les ergots d'un autre qui les avoit fort longs, les attacha avec de la cire ſur la têté de cet oiſeau de chaque côté de la crête

la pointe en bas, & les arrangea avec tant d'adreſſe, qu'elles paroiſſoient naturelles.

Quand il vit que ſon Stratagême pouvoit avoir tout le ſuccès qu'il en attendoit, il vint trouver le naturaliſte, vêtu très vulgairement, on lui dit d'abord que Monſeigneur ni étoit pas, il fit entendre qu'il avoit quelque choſe de curieux à communiquer, & fut admis auſſitôt dans ſon cabinet. Je ſçais, dit-il Monſeigneur tout le cas que vous faites des choſes extraordinaires, c'eſt pourquoi je viens vous informer que je reçus hier une lettre d'un de mes amis, qui eſt en Ecoſſe, par laquelle il me fait ſçavoir que,

bien avant dans les montagnes une vieille femme poſſede un coq remarquable par deux cornes ſurprenantes qu'il porte ſur le derriere de la tête ; émerveillé de ce prodige, on a voulu le vendre à mon ami pour une livre de tabac & une bouteille d'eau-de-vie ; mais il n'a point voulu s'en charger, parcequ'il paſſe dans le pays pour l'eſprit familier de cette vieille, on l'a cependant vu comme les autres grater le fumier & carreſſer les poules. Je vous offre mes ſervices pour aller chercher cet oiſeau, ſi vous conſentez à me dédomager de mes frais & à me donner quelque recompenſe, & pour vous convaincre

que je n'ai point envie de vous en impoſer, je courerai ſeul le hazard du voyage & je ne demande rien, ſi je ne réuſſis pas.

Tout mal propre qu'étoit ce marchand, notre curieux l'embraſſa tendrement & le conjura de ne pas perdre un moment. Il lui recommenda ſcrupuleuſement le ſilence juſqu'à l'inſtant du ſuccès, pour s'aſſurer encore de ſa fidélité, il tira ſa bourſe, lui donna dix guinées & lui en fit eſpérer cinquante autres en lui livrant l'oiſeau. Cet homme promit tout ce qu'on voulut & s'en fu ſe félicitant du ſuccès de ſa fourberie; il quitta cette partie de pays pendant quelques jours &

fut continuer ſon négoce dans un autre, ſe mettant toujours hors la portée de ſa grandeur pendant le tems qu'il crut ſuffiſant pour cette expédition.

Notre Philoſophe ne put contenir en ſon cœur toute la joie que lui donnoit cette flatteuſe eſpérance. Il écrivit à tous ſes correſpondants Philoſophiques & leur fit myſtérieuſement entendre qu'il avoit fait une découverte extremmement délicate, rare & ſurnaturelle; enfin il annoncoit celaavec toute l'importance due à la poſſeſſion d'un tréſor.

Le moment qui devoit mettre le comble à ſon bonheur arriva vers les dix heures du ſoir, l'hom-

me heurte à la porte de ſa grandeurs, il ſe nomme, on l'introduit, même tout croté, dans le grand Cabinet de ſa grandeur; là tout couvert de boue & affectant une laſſitude extrême, il ſe jette dans un fauteuil ſuperbe: le Philoſophe arrive, l'embraſſe & lui dit avec empreſſement.

Eh bien mon ami! quel ſuccès: où eſt cette chere créature, ſerai-je aſſez heureux pour la poſſeder, Monſieur, lui répondit l'homme, je vous demande pardon pour ce moment, car je ne puis parler tant je ſuis outré de fatigue, puis il laiſſe tomber ſa tête comme s'il étoit prêt à ſe trouver mal. Sa Grandeur

ſonne, demande un cordial, le prend à la porte des mains de ſa ſervante, ne voulant introduire perſonne, & le lui donne de la ſienne propre. Quand il fut un peu revenu, excuſez moi, continua t-il, mais je ne puis réſiſter à marcher tout le jour & veiller la nuit. Mais où eſt l'oiſeau ? Oh ! quelles offres j'ai refuſées ; mais je vous avois donné ma parole & j'ai compté ſur votre généroſité, c'étoit pour moi une occaſion de faire fortune. Sçavez-vous que la mine étoit évantée, les gens de Milord-Duc, de Sir-Thomas & vingt autres étoient en campagne : c'étoit à qui l'auroit ; mais je les avois devancés & je revenois avec la pe-

tite bête dans mon ſein, j'avois le plaiſir de les voir s'informer & courir de tous côtés, je me gardois bien de rien dire; car peut-être ils m'auroient tué. Quand il eut fini le propos que l'autre, malgré ſon impatience, n'oſoit interrompre, le gaillard ouvrit ſon Juſte-au-Corps, & en tira avec les plus grandes ptécautions cette merveilleuſe bête, ſa tête & ſon col étoient ſoigneuſement enfermés dans une boëte de crainte que ſon habit en frotant ſur les cornes ne les fit tomber.

On ne ſçauroit imaginer le raviſſement de notre curieux. Il tira a l'inſtant ſa bourſe, paya le prix convenu, y ajouta dix guinées, &

& prit poſſeſſion de ſon tréſor. Il ordonna qu'on fit ſouper cet homme, qu'on lui ſervit ce qu'il y auroit de meilleur & qu'on lui préپara un bon lit. Il lui promit de prendre le lendemain avec lui les meſures néceſſaires pour lui procurer une place importante. Le grivois qui ne ſe ſoucioit pas de le revoir feignit des affaires & s'en fut.

On vint avertir ſa Grandeur que le ſouper étoit ſervi, il avoit ce jour là des perſonnes de la premiere qualité, mais tout en extaſe de ſa nouvelle acquiſition, il fit dire qu'il venoit de ſe trouver mal & qu'il ne pourroit être du nombre des convives. Il demanda

pluſieurs domeſtiques, la compagnie les croyoit occupés à ſoulager leur Maitre; mais ils étoient allés par ſon ordre chez différens ſçavans de ſes amis pour les engager à ſe trouver le lendemain chez lui pour être les témoins d'une des plus ſurprenantes merveiles de la nature: il paſſa la nuit a faire la deſcription de ſon coq cornu, il fit ſur la ſubſtance de ſes cornes une recherche phiſique & rendit raiſon dans un eſſai philoſophique de cette production extraordinaire. Dès que l'ouvrage fut fini, il conſidera ſon oiſeau, le mit dans une ſuperbe cage d'où il fit ſortir des oiſeaux Chinois, Indiens, & le

plaça dans ſon Cabinet prés de ſa chouette favorite.

Il étoit ſix heures du matin avant qu'il ſe couchat. Sa tête étoit ſi remplie de ſa nouvelle acquiſition, qu'il ne rêva que bœufs aîlés, oiſeaux à quatre pates & autres ſemblables prodiges.

Ses amis les ſçavans vinrent a neuf heures, on les lui annonça il ſe leva précipitamment, & fut les recevoir ſans viſiter ſon cher coq. On lui demanda la cauſe de cette ſoudaine invitation, il les fit aſſeoir avec un air d'importance & de myſtére & produiſit auſſitôt le fruit de ſon travail nocturne; quand il eut été ſuffiſamment lû & applaudi, il les

introduiſit dans ſon Cabinet. Voyez ici Meſſieurs dit-il, tout rayonnant de joie, voyez mes amis la plus extraordinaire, la plus ſurnaturelle & la plus ineſtimable curioſité qui jamais ait enrichi la collection d'un philoſophe. Voyez cette preuve inconteſtable de l'erreur, quand on aſſure que la nature a mis des bornes immuables entre les Quadrupedes & les animaux aîlés. Voila ce qui doit vous encourrager à la recherche des monſtres & a ne plus croire fabuleuſe, la production des Sirennes, des Griffons, des Centaures & toute cette admitable confuſion, qui donne tant de plaiſir a l'eſprit d'un philoſophe.

Tandis qu'il feſoit cette harangue, la Compagnie approche de la cage dorée qui contenoit ce grand prodige; après s'être arrêtés a le contempler, ils furent fort ſurpris qu'une de ſes cornes étoir tombée & l'autre très dérangée de ſa place, ſelon la deſcription qu'on venoit d'en faire. Oh malheur inexprimable! le coq, naturellement fier, d'ailleurs élevé au combat, s'étoit trouvé offenſé du viſage de la chouette ſa voiſine. Dans les efforts qu'il avoit fait pour aller juſqu'à elle à travers les barreaux de ſa cage il avoit fait tomber une de ſes cornes & conſidérablement dérangé l'autre. Quand on annon-

ça ce fâcheux accident au propriétaire, on ne ſçauroit imaginer ſa confuſion; il vint s'aſſurer de la vérité avec précipitation. La vue de cette ruine irréparable, lui fit pouſſer de longs gémiſſemens, il tomba même en ſyncope & perdit pendant long-temps connoiſſance.

Tandis que ſes domeſtiques le ſecourent, les philoſophes ſes amis ouvrent la cage, en tirent l'oiſeau & diſſertent ſur ce phenoméne. Après pluſieurs ſolutions ſçavantes & ingénieuſes, un deux, qui n'avoit point parlé encore, éleva la voix & dit, voila qui me confirme l'opinion, où j'ai toujours été, que les ani-

maux cornus caſſent leur corne tous les ans comme le cerf : il ſe fait un ſilence général, puis appuyant ſa main ſur la place de la corne, il crut en ſentir une naiſſante: de façon dit-il mon ami, s'adreſſant au curieux, qui commençoit a reprendre ſes ſens & a écouter la diſſertation, que loin de vous affliger, vous devez vous réjouir de ce nouveau prodige.

Cette ſage ſolution donna quelque conſolation à notre virtuoſe qui en prenant l'oiſeau dans ſes mains & ſentant le morçeau de cire qui avoit ſervi a tenir la corne ſuppoſée fut convaincu de la réalité de l'obſervation de ſon

ami ſur laquelle il fut plus loin en reconnoiſſant, que comme il n'y avoit point eu deffuſion de ſang, la corne étoit tombée ſans efforts; que pour l'autre elle n'avoit reſiſté plus long-temps que parce quelle n'étoit pas au même dégré de maturité. La ſagacité de ſa remarque ranima ſes eſprits, il commençoit déja a s'échauffer quand un de ſes amis, qui avoir examiné les choſes de près, l'interrompit en lui diſant que ſon hipotheſe étoit ingénieuſe, mais qu'il étoit un moyen plus aiſé de reſoudre cette affaire, c'étoit de reconnoître que les cornes de ce coq n'étoient autre choſes que les ergots d'un autre attachés

ſur

ſur ſa tête avec de la cire, il tenoit dans ſa main l'ergot tombé; & propoſa même de démontrer ſi clairement l'impoſture qu'il n'y auroit plus moyen d'en douter en arrachant celui qui reſtoit.

Cette obſervation les rendit tous confus, chacun d'eux ſe voyoit privé de la gloire qui lui revenoit de ſes remarques. Ils étoient reſtés immobiles & ſe regardoient les uns les autres: cependant ils ſe diſpoſoient encore à faire quelques belles réflexions quand l'Obſervateur étendit la main pour arracher l'autre corne, tous, & ſur-tout le propriétaire, s'y oppoſerent. Ils vouloient éclaircir cette affaire: quand l'oi-

ſeau lui même, mit fin à la diſpute; car quelqu'un parmi eux s'étant approché près de lui avec du tabac qui en entra dans ſes yeux, ce qui lui fit tellement agiter la tête qu'il envoya l'autre corne à la figure du propriétaire même; l'auteur de la remarque la ramaſſa & acheva de les convaincre de la fourberie.

On ne ſçauroit dire quelle fut la honte & le chagrin de ces Philoſophes ſur ce fâcheux événement. L'acquiſiteur trompé étoit preſque fou de déſeſpoir; après une mure délibération, on convint que, pour l'honneur de la philoſophie, la choſe reſteroit ſecrette; le coq fut à l'inſtant ſa-

crifié à Eſculape. Mais tant de précautions furent inutiles ; l'auteur de la fourberie voyant qu'elle n'avoit point de ſuittes fâcheuſes ne put s'empêcher de s'en vanter & de réjouir ſes pratiques de l'hiſtoire du cocq cornu.

CHAPITRE XII.

Suites funeſtes du jeu prouvées par l'hiſtoire d'un jeune homme, Caractere d'une joueuſe, Hiſtoire arrivée chez elle d'un Commiſſaire transformé en Diable.

TOUT cela vous étonne parce que vous ne connoiſſez pas

le monde. Un Obſervateur rend la nature comme il la trouve & ſi le Tableau n'eſt pas agréable c'eſt la faute du ſujet qu on traite & non celle du peintre. Quant à ceux dont je viens de vous ébaucher les ridicules, leurs richeſſes les excuſent ainſi que la nobleſſe de leur naiſſance qui eſt à leur perſonne ce qu'eſt leur fortune à leurs vices & à leurs folies : en diſſipant leurs biens, ils ne font qu'ajouter à la conſidération que l'on a pour eux.

La premiere regle de cette ſociété que vous voyez eſt que perſonne n'y peut être admis s'il n'a une fortune certaine à diſſiper; on en bannit par la même raiſon tous ceux

qui ne déſirent pas le bien d'autrui & qui ont la ridicule ſageſſe de ne pas hazarder le leur pour l'acquérir. Ce ſyſtême eſt abſurde, mais quelles impertinences ne fait pas faire la fureur du jeu. On ne rougit pas même de ſe compromettre avec le rebut de l'humanité: comme ſi cette paſſion partageoit avec la mort l'avantage de rendre toutes les conditions égales.

Voyez cet autre abſorbé dans ſes réflexions au milieu du tumulte & de la confuſion qui l'environne, la raiſon ſemble avoir choiſi ce moment où il eſt avec lui même pour lui faire voir de ſang froid, combien eſt contraire à l'économie de la vie humaine cette

ſcene dans laquelle il eſt envelopé; mais attendez que le cornet lui vienne & vous verrez bientôt toute ſa philoſophie s'évanouir. Sa paſſion pour le jeu le tourmentera avec d'autant plus de fureur qu'elle cherchera en quelque façon à ſe vanger du moment de repos dont il à joui, & à effacer juſqu'aux plus foibles impreſſions de la raiſon.

Tous les talens, toutes les vertus qui peuvent embellir l'eſprit humain, ſe diſputoient à l'envi l'avantage d'illuſtrer ſa jeuneſſe & de le rendre le charme & le bonheur de la ſociété; ſon pere le fit voyager non-ſeulement pour voir les principaux endroits de l'Euro-

pe, de l'Aſie, de l'Afrique, mais encore pour examiner les intérêts des nations & apprendre par des obſervations plus frappantes que celles que fait faire la lecture de l'hiſtoire, ce qui peut être avantageux à ſon pays, en évitant ce qui à occaſionné la ruine des autres.

Il commençoit déjà à ſe faire connoître quand, par la mort de ſon pere, il ſe vit élevé à la chambre des Pairs. Il acquit tant de crédit qu'il allarma les miniſtres. Ne pouvant lui réſiſter en face, ils réſolurent de le ſéduire, d'embaraſſer ſa fortune & de relâcher ſes mœurs.

Il falloit une vertu non com-

mune pour reſiſter aux tentations du vice dans un âge où ſa groſſiereté diſparoît & où l'on voit ſans horreur ſon exiſtence ; mais l'appas préſenté à ſa vanité, paſſion trop ordinaire dans la jeuneſſe, le ſéduit. Ceux qui vouloient l'égarer parurent abandonner leurs lumieres à la force ſupérieure de ſa raiſon, ſon cœur n'étoit point en défenſe contre un tel artifice & le jeu conſomma l'ouvrage ; quoiqu'il ne l'aima pas, on n'eut pas de peine à ſurmonter ſon averſion. L'état brillant de ſa fortune le mettoit au-deſſus de la crainte de perdre, & le faiſoit dédaigner d'exceller dans un art qu'il déſapprouvoit. Cette confian-

ce indiſcrette lui fut funeſte ; il perdit une grande partie de ſon bien & le déſir de regagner aſſervit ſon eſprit à cette paſſion. Son temps fut alors employé & l'eſt encore à d'inutiles occupations, ou à des plaiſirs qui ruinent ſa ſanté & le rendent dupe des filoux, tandis que l'honnête & induſtrieux ouvrier frappe envain à ſa porte pour être payé du fruit de ſes pénibles travaux.

La bonté naturelle de ſon cœur adoucit la ſévérité de la cenſure, & quelques étincelles de raiſon que j'ai apperçues, me font croire qu'il médite de renoncer à ſon entêtement.

De l'autre côté examinez cette

femme, ſa phiſionomie n'annonce-t-elle pas l'autorité abſolue qu'elle prend ſur ſon mari, à qui elle doit toute ſa fortune; élevée au-deſſus de ſa propre ſphere, elle diſſipe au jeu & à milles inutilités, un bien qui ne lui appartient pas. Sa profuſion eſt ſi grande qu'elle ôte à ſon mari la facilité de ſuivre les mouvemens naturels de ſon cœur humain & bienfaiſant. Vous vous étonnez d'un abus ſi énorme, mais un bienfait ſouvent répété étouffe la reconnoiſſance au lieu de l'augmenter, & plus ſont viles les mains auxquelles l'autorité eſt confiée, plus l'abus en eſt exorbitant; d'ailleurs la connoiſſance qu'a le débiteur de ſon inſuffiſance l'o-

blige ſouvent, pour ſoutenir ſon orgueil, à voiler l'obligation par un déſaveu compliqué.

De tous les moyens de diſſiper ſa fortune & de précipiter ſa ruine, le plus prompt eſt le jeu. Pour adoucir cependant l'horreur que tout eſprit raiſonnable conçoit de l'acharnement avec lequel le beau ſexe s'y livre, on le traite d'amuſement: cette paſſion forme chez les gens les plus diſtingués ces ſociétés ou plutôt ces cohues, pleines de bruit & de confuſion, qu'on nome emphatiquement *aſſemblées*; la maîtreſſe ſeule de la maiſon y préſide, & plus la foule eſt grande plus elle ſe croit recommandable.

D'après le tableau que je vous ai fait de cette femme jugez de ſes efforts pour ſe diſtinguer. La mode étoit ſi univerſelle qu'il falloit un coup d'éclat; elle ne fut pas long-temps embarraſſée; ſon génie hardi lui fournit un expédient que perſonne avant elle n'avoit oſé tenter, ce fut de fixer ſes aſſembléesà ces jours privilégiés que les loix divines & humaines ont conſacrés à la religion: un coup auſſi hardi fit du bruit dans le public; une foule de perſonnes, fort indifferentes ſur l'obſervance de leurs devoirs & fort embarraſſées de ce tems, ſaiſirent avec avidité l'occaſion & abonderent chez elle de façon

à ſatisfaire ſon ambition. L'impunité de cette entrepriſe lui donna des imitateurs ; mais elle avoit tracé la route, & n'avoit point à craindre d'être ſupplantée par une rivale,

Son mari voulu s'y oppoſer ; mais on éclairci ſes ſcrupules, & on répondit a ſes objections avec tant d'autorité que pour l'amour de la paix il conſentit à tout.

Ne vous imaginez pas que ceux qui bravent ainſi les loix ſoient ſans inquiétude ſur le danger d'une telle conduite ; j'entends par danger, celui qui émane du pouvoir ſéculier, car pour la colere de dieu ils ne ſe donnent pas même la peine d'y ſonger, vous en allez voir un exemple.

Un Gentilhomme, ami de la maiſon, avoit envain fait ſes remontrances, à cette femme il ſe réſolut donc d'eſſayer du ridicule & de la honte.

En conſequence il fit courir le bruit que le ſoir, jour d'aſſemblée le Commiſſaire, qui étoit fort rigide & ne faiſoit grace a perſonne, même pour de l'argent, devoit venir interrompre leurs plaiſirs: il mit une jambe de bois telle que le commiſſaire en portoit une & parut ſubitement enveloppé dans une grande robe au moment que le domeſtique annonçoit par ſon nom le commiſſaire qu'il repreſentoit.

Vous ne ſçauriez croire quel

fut le trouble de cette aſſemblee, quoique tous ceux qui la compoſoient fuſſent au-deſſus de l'autorité d'un Commiſſaire, ils chercherent à ſe ſauver, éteignirent les lumieres, les uns ſe gliſſoient dans la cour & trotoient dans la rue, les femmes pétrifiées de frayeur étoient reſtées.

Le prétendu Commiſſaire profita du moment de déſordre pour aller dans un coin ſe débarraſſer de ſa jambe de bois de ſa perruque & de ſa robe, & revint jouir après de toute la ſcene ſans crainte d'en être reconnu pour l'auteur.

La premiere queſtion que fit la Dame, fut de demander ce

qu'étoit devenu le Commiſſaire, qu'eſt-ce qui l'avoit introduit. A ce nom tous les domeſtiques reſterent immobiles, celui qui l'avoit annoncé s'excuſa ſur ce qu'il ne s'étoit pas fait connoître par ſa charge, mais quand on le leur eût dépeint ils aſſurerent poſitivement qu'il n'étoit pas ſorti; on le chercha beaucoup, mais en vain.

Tandis que chacun tiroit ſes conjectures ſur cet étrange événement; le Commiſſaire métamorphoſé qui s'étoit joint à la converſation, dit à une vieille dame qui paroiſſoit plus vivement affectée que perſonne, que cette bizare aventure lui en rappelloit une ſemblable en bien des circonſtances,

conſtances qu'il avoit lue dans des mémoires dignes de foi, faits durant la minorité de Louis XIV.

CHAPITRE XIII

Continuation du même ſujet. Hiſtoire d'un Diable maſqué & danſant. Peur du fameux Cardinal Mazarin.

IL parloit de maniere à exciter la curioſité de tous ceux qui l'entendoient, on fit un cercle autour de lui, on le preſſa de parler, il s'en deffendit, les inſtances redoublerent & il commença par dire qu'il ne croyoit rien de ce qu'il alloit raconter, quoiqu'il

avouat qu'il avoit puiſé ce fait dans des Hiſtoires véridiques : les voyant ainſi préparés il s'adreſſa à une vieille femme en laquelle il avoit remarqué beaucoup de préſomption ſur la connoiſſance de l'Hiſtoire & un penchant à croire tout ce qui en portoit le nom. Vous ſçavez Madame, lui di-t-il, que ſous la minorité de Louis-le-Grand, Mazarin, qui gouvernoit le Royaume, tâchoit par toutes ſortes de moyens, d'éloigner l'attention de jeune Monarque du ſoin des affaires en lui procurant tous les plaiſirs qu'il pût imaginer. Il eſt vrai, dit la vieille (qui ne put reſiſter à la démangaiſon de parler & de faire preuve de ſcien-

ce) on peut dire que c'eſt ce qui lui a donné ce penchant pour cette pompe & cette magnificence, qui faiſoit l'admiration des Étrangers ; mais je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

Comme Mazarin étoit Italien il s'intéreſſoit à l'avantage de ſa Nation, c'eſt pourquoi il introduiſit l'Opera Italien en France. Ses principaux agrémens, conſiſtoient dans les premiers temps, en danſes comiques executées par les plus légers voltigeurs. Ils ſe trouverent un jour dans l'impoſſibilité de continuer par l'intruſion d'un danſeur Étranger qui ſe trouva parmi eux, ſans qu'on put dire comment ; cela les troubla

tellement (leur balet n'étant fait que pour ſix) qu'ils s'arreterent; le directeur du divertiſſement vint voir la cauſe du déſordre; ils les fit démaſquer pour découvrir l'intrus tous étant en uniforme: mais jugez de ſon étonnement quand l'intrus diſparut comme il étoit venu. Vous vous rappellez le reſte de l'Hiſtoire Madame. Oui Monſieur & ... Un autre dont la curioſité étoit trop excitée pour ſouffrir aucun délai, de s'écria grace Madame laiſez dire Monſieur. Quant à moi continua-t-il je ne crois pas un mot de ces Hiſtoires d'eſprits, quoique celle-ci ſoit ſuivie de circonſtances qui la rendent difficile à réfuter.

Cette réflexion aiguillonna la curioſité génerale, continuez fut dit d'une ſeule voix : il pourſuivit ainſi. La confuſion fut auſſi grande parmi les ſpectateurs que parmi les danſeurs, il n'étoit perſonne qui n'eût vu ſept Acteurs, & les connoiſſeurs en avoient remarqué un qui s'élevoit beaucoup plus haut. Cette obſervation alarma tout le monde ; il demeura conſtant que le diable s'étoit joint à eux, dans le deſſein de faire tomber leurs jeux. Les circonſtances confirmerent cette opinion : d'abord les Acteurs étoient habillés en diables, le ſujet de l'Opéra étant la Chûte de l'Homme, la danſe repréſentoit le

Triomphe des démons & l'on donnoit ce Spectacle *un Dimanche au ſoir.* L'alarme fut générale; quelques-uns aſſurerent qu'ils voyoient les lumieres brûler d'un feu violet, d'autres croyoient ſentir une odeur de ſouffre; un plus fou que les autres cru avoir vu un pied fourchu. Le Cardinal lui-même, qu'on ne pouvoit aſſurement pas ſoupçonner de ſuperſtition, fut ſi affecté de ce prodige, qu'il fit ſortir tout le monde & défendit qu'on donna déſormais ce Spectacle le Dimanche: ce qui fut obſervé toute ſa vie & quelque temps encore après.

On ne peut exprimer la ſituation de la compagnie à la con-

cluſion de cette Hiſtoire, quand il fut queſtion du feu violet chacun regarda les lumieres & crut voir la même choſe, quant à l'odeur du ſouffre elle n'étoit point imaginaire il en avoit jetté dans le feu: il y en eu qui crurent avoir vu quelque choſe s'envoler par la fenêtre.

La ſcene alors changea entiérement, la frayeur fut générale, on ne voit que des viſages pâles, des yeux remplis de terreur; la vieille confirma chaque circonſtance, chacun eut une pareille Hiſtoire à raconter. Enfin de dégrés en dégrés ils s'effrayerent à un tel point, qu'ils n'oſoient regarder autour d'eux, ni appeller

leurs gens pour hater leur départ.

Le Gentilhomme charmé du ſuccès, ſaiſit l'inſtant ; ah ! s'écria-t-il, en fixant les yeux ſur une fenêtre : que vois-je ! Ils s'imaginerent tous que le diable revenoit ſur ſes pas pour les étrangler, les plus hardis n'oſoient ſe retourner pour voir ce que c'étoit, il ſe jetta à genoux, ſon exemple fut ſuivi, & l'on finit par un vœu ſolemnel de ne jamais profaner le Dimanche ſi le Ciel vouloit appaiſer ſa colere.

Notre faux Commiſſaire s'écria auſſi-tôt avec une eſpéce de raviſſement ; nos vœux ſont exaucés ! le danger eſt paſſé ; il ſe leva, cha-

cun

cun en fit autant. La converſation roula ſur un exemple auſſi ſignalé de la miſericorde divine, l'on ne s'entretint que de ſujets pieux & édifiants. Les équipages pendant ce temps furent prêts, & on ſe quitta bien différemment occupé qu'on ne l'étoit ordinairement.

Chaque dame eut un accès de dévotion, mais ſurtout la maîtreſſe de la maiſon, qui avoit tant de peur des eſprits qu'elle n'avoit jamais voullu aller dans un de ſes plus beaux Châteaux, ſur le rapport, qu'un eſprit revenoit dans un des appartemens.

L'irreligion dans les ames foibles n'eſt jamais produite que

par l'effervesçence des passions, un instant en elles fait revivre les préjugés endormis, comme un instant les ramene à la vertu. Dès que la compagnie fut partie elle se mit en prieres, maudit les cartes avec un enthousiasme di gne de * *moorfields;* mais cela ne dura pas long-temps. Le Gentilhomme avoit laissé dans un coin, sa perruque, sa robe, & sa jambe de bois; on trouva le tout: le mistère fut dévoilé & on ne fut pas long-temps à en soupçonner l'auteur; la maîtresse de la maison en conçu de la rage. Comme il n'étoit pas possible de prouver le fait, la vengeance qu'elle

* Prison où l'on enferme les foux.

prit, fut de ſe livrer au jeu avec plus d'acharnemant que jamais. C'eſt depuis ce temps qu'elle ſe rend ici les jours qu'on ne s'aſſemble pas chez elle.

CHAPITRE XIV.

Suite des différens caractéres. Trait d'avarice ſurprenant. Mépriſe de la nature dans la diſtribution des talens, & de la naiſſance.

VOIS à côté de cette femme, cet homme qui diſſipe avec tant d'ardeur le monceau d'or qu'il a devant lui, qu'on croiroit qu'il n'aſpire qu'à devenir pauvre. Son pere amaſſa ces biens avec une avi-

dité déshonorante pour l'humanité. Les gémiſſemens des malheureux, les pleurs de la veuve & de l'orphelin les ont entaſſés, & cet or, arraché du ſein de l'infortune, fond dans les mains de ce prodigue comme la neige devant le ſoleil. La baſſeſſe du cœur de cet avare à ſe refuſer les choſes eſſentielles à la vie, égaloit l'iniquité avec laquelle il les acquéroit. La crainte de devenir pauvre le fit vivre dans la plus abjecte indigence, & c'eſt à cette abominable inclination, que ce jeune homme doit l'héritage de ces biens. Ce malheureux avare avoit deux fils, mais une action de piété filiale mal concertée lui rendit odieux l'ainé,

& a valu à celui-ci ces richeſſes immenſes.

Le vieillard eut à la jambe un mal qui d'abord n'étoit pas dangereux, mais faute de ſoins données à propos, il ledevint au point qu'il falut la lui couper pour lui conſerver la vie. Toute terrible que lui parût cette opération, la dépenſe l'effraya encore davantage. Pour qu'il lui en coutât donc moins, il ordonna à ſon fils de ſe couvrir de haillons, & d'aller ainſi déguiſé lui louer un grenier dans le quartier le plus obſcur de la ville; il s'y rendit de nuit, & au nom d'un miſérable ouvrier il envoya ſon fils lui chercher le chirurgien du voiſinage qui pouvoit venir au plus

bas prix. La vue de cet immenſe héritage n'effaçoit point dans le cœur du bon jeune homme le devoir & la tendreſſe filiale. Il fut affligé de ce trait d'avarice & donna tous ſes ſoins à ſervir ſon pere qui n'avoit voulu révéler ſa retraite à aucun domeſtique. Il ſe ſervit du ſtratagême que je te vais raconter. Au lieu d'aller chez celui qu'on lui avoit indiqué, il fut trouver le plus habile de ce temps, lui avoua tout & l'engagea, moyennant une honnête récompenſe, à ſe déguiſer lui-même pour entreprendre cette opération pour n'importe quelle bagatelle ſon pere lui offriroit.

Le fils revint auſſitôt avec une

joie apparente, raconte à ſon pere qu'en entrant dans un cabaret pour s'informer, on l'avoit adreſſé à un homme qui pendant pluſieurs années avoit été chirurgien ſur un vaiſſeau de guerre, qu'il étoit fort habile, mais auſſi fort altéré; qu'ainſi il ſe contenteroit de ce qu'on lui donneroit.

Un pareil bonheur ranima le vieillard, qui ſans autre réflexion ſe détermina à l'opération. Elle fut faite ſi adroitement que, dans un mouvement de généroſité ſurprenante, il donna une démie guinée au chirurgien, quoiqu'il ne fût convenu avec lui que d'un écu. En réfléchiſſant cependant ſur ſon extravagance il étoit prêt à s'en

repentir, lorſqu'il s'en conſola par l'eſpérance de regagner cela ſur les viſites. Son fils ſe ſervit du même prétexte avec lequel il lui en avoit impoſé à l'égard du chirurgien, pour lui fournir toutes les choſes néceſſaires à ſon état. Il engagea donc une femme, à laquelle il ſe confia, à fournir à ſon pere tout ce dont il avoit beſoin; il lui dit de venir comme de la part d'une dame riche que ce chirurgien ſoignoit, & à laquelle il l'avoit annoncé comme un objet digne de ſa charité. S'il n'eût eu d'autres ſecours que ceux qu'il ſe donnoit, il eût péri faute de nouriture. Lorſqu'après ces ménagemens ſa cure fut achevée, & qu'il vint à payer

le chirurgien pour le renvoyer, il gémit long-tems ſur l'impuiſſance où il étoit de reconnoître ſes ſoins comme il le méritoit. Il lui offrit deux guinées, mais le chirurgien ne penſant pas qu'il fût néceſſaire de pouſſer plus loin la feinte puiſque tout étoit fini, lui dit qu'il ne cherchât point à ſe juſtifier, que ſon fils lui en avoit déjà donné deux cens: mon fils! Je ne vous entends pas, dit le miſérable avec une violente agitation de ſurpriſe, de rage & de confuſion. Oui, monſieur, répliqua le chirurgien, & appellant ſon fils par ſon véritable nom, & lui diſant le ſien, c'eſt à votre fils que vous êtes redevable de plus que la vie; car c'eſt

ſui qui vous a fourni toutes les choſes que vous avez cru vous être envoyées par charité. Frappé de cette découverte, le méchant vieillard ſçut ſe contraindre & récouvrer admirablement ſa préſence d'eſprit : Monſieur, lui dit-il, je ſuis ſenſible aux ſoins de mon fils : je reconnois l'habileté de votre profeſſion, quoique vous m'ayez prévenu ſur la nature des remercimens que je comptois vous faire ; car ne vous imaginez pas que j'aie été trompé : depuis longtems je vous connois, & ſi je me ſuis rélégué dans cet endroit, ce n'a été que pour éviter l'embaras & l'impertinence des viſites & des complimens, mais ſur-tout pour éprou-

ver l'obéiſſance & le cœur de mon fils ; je n'ai rien à deſirer dans les preuves qu'il vient de m'en donner. A ces mots il tend la main à ſon chirurgien, & accepte avec d'autant plus d'empreſſement qu'il étoit déjà payé, l'offre qu'il lui fit de continuer ſes ſoins juſqu'à ſa parfaite guériſon. Il ſe comporta bien différemment à l'égard de ſon fils ; il fit ſur le champ un autre teſtament par lequel il léguoit toute ſa fortune à ſon cadet, qui eſt en face de nous : laiſſant l'autre dans la plus affreuſe pauvreté *en récompenſe de ſon obéiſſance & de ſon devoir* ; (c'étoit les propres termes du teſtament.) Les ſuites de cette injuſtice furent d'autant

plus malheureuſes pour lui que ; pour être à portée de donner à ſon pere les ſecours néceſſaires, il avoit abandonné toutes ſes eſpérances d'avancement à l'armée, & avoit même réſigné ſa commiſſion. Un coup pareil étoit au-deſſus de la force humaine : le malheureux gentil-homme en fut accablé, & en mourut ; heureux encore d'abandonner un monde, où la plus haute vertu eſt mépriſée, quand elle eſt dépourvue de biens.

Quant à l'héritier, ce fut un bonheur pour lui d'avoir été élévé à une certaine diſtance de ſon pere qui n'avoit put faire aucune obſervation ſur lui. Hélas ! S'il avoit été témoin d'une ſcene pareille il

auroit préféré de tout léguer à une communauté de charité pour enrichir les inſpecteurs aux dépens des malheureux, plutôt que de le donner à un fils, qui prodiguoit ce bien avec une ardeur égale à la peine qu'il lui avoit coûté à l'amaſſer

Vois au-deſſus ce jeune homme enjoué, folâtre. La nature en le formant, voulut ſans doute qu'il fût ſon chef-d'œuvre: le plaiſir lui laiſſe le ſoin d'étendre ſon empire: il a toute l'adreſſe néceſſaire pour y réuſſir: toujours nouveau dans ſes recherches, il fronde toute méthode ancienne de s'y livrer: il étaye ſes principes par des exemples ſi ſéduiſans & une converſa-

tion ſi engageante, qu'il n'eſt pas poſſible de lui réſiſter.

Le crédit de ſa famille l'a fait fait parvenir aux emplois les plus diſtingués, ſa naiſſance ſeule les lui a fait obtenir, & non ſes talens. Ses diſpoſitions & ſon adreſſe ne ſont que pour le plaiſir & les arts méchaniques : & tandis que ſes égaux ſont à la tête des armées, méditent des conquêtes & réforment des abus, toute ſon ambition ſe borne à tailler des culottes & à bien coudre: il eſt même en ce genre le plus habile de ſon tems.

Quand ces ridicules ont pour objet de jolis & galans amuſemens, on les regarde comme l'effet de l'adreſſe & de l'eſprit, &

plus ceux qui s'en occupent, en ſemblent éloignés par leur état, plus on leur en ſçait de gré.

Voyez quels éloges ne reçoit-pas dans une compagnie de femmes un officier françois qui manie légérement la navette ou l'aiguille: chacune le félicite, toutes veuillent l'employer & anoblir leur ouvrage en le faiſant paſſer par ſes mains.

Tu me demanderas raiſon ſans doute de la ſupériorité aſſez ordinaire de quelques grands de ce pays dans les arts les plus méchaniques? Apprens donc que l'uſage, où l'on eſt dans ce pays, d'inſtruire les jeunes gens, quelque diſtingués qu'ils ſoient, de ce

que l'on apelle un métier, donne ſouvent lieu d'admirer les jeux de la nature, qui fréquemment ſe trompe dans la diſtribution ou des talens, ou de la naiſſance; delà vient que tel, qui déshonore ſon rang, eût été un artiſant: parfait & par la même raiſon, que tel malheureux qui gémit opprimé par l'injuſtice, eût trouvé dans ce laboureur auquel il raconte ſa peine, un juge incorruptible & éclairé. Gardes-toi d'écouter le mouvement qui s'éléve en ton cœur contre le créateur qui laiſſe ſubſiſter cette méſintelligence.

Les rangs, les honneurs & les biens concourent à l'ordre & à l'harmonie générale: l'abus ſeul les

les rend dangereux : les ravages qu'ils excitent, ne ſont que perſonnels & n'altérent en rien l'ordre que la main du Tout-Puiſſant a établi dans l'univers.

Mais laiſſons-là ces réflexions qui nous conduiroient trop loin, & revenons à notre principal objet, les vices & les ridicules. Notre jeune homme éprouva, comme on doit l'imaginer, bien des événemens déſagréables ; l'amour de la patrie ne dominoit pas en ſon cœur : il ſacrifioit tout au plaiſir, cette ardeur penſa plus d'une fois cauſer ſa ruine. L'appas d'un gain propre à lui faire un fond pour ſe livrer à ſon penchant, lui fit dévoiler ſouvent le ſecret de l'État.

Mais comme la vipere porte avec elle ſon contrepoiſon, de même la diſſipation de ſon caractère empêchoit qu'il ne fit tout le mal qu'il pouvoit, parce qu'il ôtoit le maſque trop tôt, & faiſoit voir ſes deſſeins avant leur accompliſſement. Ceux qui auroient voulu faire uſage de ſa vénalité, n'oſoient ſe fier à ſon inhabilité ou à ſon inconſtance. Tu t'imagines bien que mon ſéjour avec lui ne fut pas long. Il me donna le même jour, à un auteur, pour déclamer contre ceux qui avoient découvert & détruit ſes projets.

CHAPITRE XV.

Chriſal paſſe dans les mains d'un auteur. Ses aventures au caſſé.

MON nouveau maître étoit un éleve d'Apollon auquel il s'étoit conſacré par l'étude de la phyſique & des belles lettres; comme cette premiere partie ne fourniſſoit pas aſſez de ſujets à ſon eſprit, il donnoit ordinairement ſes momens de loiſir à l'occupation agréable de l'autre. Il parcourut, & toujours par occaſion; un cercle fort étendu, dans ce bois immenſe où ſe trouvent tant de ſcieurs, il

n'étoit point de branche qu'il n'eût élaguée ou taillée. Les premiers élemens des arts les plus vulgaires n'étoient point dans ſon opinion moins dignes d'une plume philoſophique que les hauteurs cachées de la ſpéculation.

Il faut convenir que, pour ſuffire à une étude auſſi conſidérable, il fut ſouvent obligé de proſtituer ſes travaux, & il eut encore la conſolation de voir ſon gain augmenter à meſure que ſon ſujet dégénéroit. Il n'y a rien à cela d'étonnant, car le caprice du monde paie toujours cher ce qu'il affecte de décrier le plus; ainſi un conte un peu libre, la recette d'un mets nouveau ſont plus conformes au goût général

qu'un eſſai de morale ou une ſpéculation métaphyſique.

Du lever de ſon protecteur, où mon maître humblement me reçut, il vint directement chez lui, prit ſon bonnet, ſes pantoufles & ſe mit à l'étude. Il commença par faire quelques tours dans ſa chambre enſéveli dans une profonde méditation, & repaſſa dans ſon eſprit, d'après ce qui lui étoit arrivé le matin, les différens abus qu'il vouloit réprimer.

Dans un tranſport d'impatience il s'écrie, non! je ne puis ſuffire à tant d'ouvrage. Oublions le paſſé & ne nous occupons que du préſent; après cette héroïque réſolution il ordonne qu'on lui ſerve

à dîner; il demande enſuite ſon plus bel habit, s'arrange avec le plus d'art qu'il peut, & vient au caffé.

Le plaiſir peu ordinaire pour lui, de ma compagnie donnoit tant d'activité à ſes eſprits naturellement élevés, qu'il fixa bientôt toute l'attention du caffé, il parla même ſi haut que tout le monde fit ſilence, & on ſe rangea autour de lui en cercle pour écouter ſes remarques ſur les nouvelles du jour, il préſenta ſon opinion comme une déciſion invariable, il mettoit une chaleur dans ſon diſcours qui rendoit ſon impudence & ſon abſurdité vraiment plaiſante.

Tandis qu'il ſe laiſſoit ainſi em-

porter par le torrent de ſon éloquence, un vieux militaire dont l'unique occupation étoit de raconter les proueſſes de ſon jeune âge, & de les comparer aux erreurs du tems préſent, ne put ſouffrir d'avoir perdu ſon auditoire au milieu de ſon diſcours, il ſe leva avec dépit, prit ſa canne & ſon manteau « on n'a jamais vu cela, » s'écria-t-il, garçon, emportez » mon caffé, je ne reſte pas ici » davantage : c'eſt le pays de la li- » berté, mais auſſi de la confuſion; » il eſt inoui qu'un homme ne puiſ- » ſe parler où il dépenſe ſon ar- » gent; ſi j'étois le maître de la » maiſon, je ſçaurois bien y mettre » ordre, & un fat, par ſon babil,

» n'auroit pas le droit d'interrom-
» ceux qui valent mieux que lui».

Le regard & le ton avec lequel ces paroles furent prononcées, étoit ſi terrible que mon maître ne put les ſoutenir. La nature & l'expérience lui avoient donné une ſi forte appréhenſion du danger, que malgré toute ſa préſence d'eſprit il ne put cacher ſes craintes, & à peine oſoit-il lever les yeux ſur ceux qui étoient autour de lui, lors même que le Colonel regardoit d'un autre côté.

Mais le triomphe du Militaire ne fut pas complet, car quelqu'un s'écria, continuez Docteur, vous en étiez au plus intéreſſant de votre narration; M. le Colonel n'a pas

envie

envie de vous interrompre, il connoît trop par lui-même le plaisir qu'il y a à conter sa propre histoire, pour vouloir vous en priver ; seriez-vous effrayé d'un feu folet.

Effrayé, s'écria l'auteur, quand il se vit soutenu ; non je ne suis pas si aisé à intimider. Pour revenir donc où j'en étois, je disois que la découverte des plantes est prouvée de la maniere la plus évidente. Eh non, Docteur ! s'écria l'autre ; vous nous parliez d'un gentilhomme qui, rentrant chez lui de meilleure heure qu'à l'ordinaire, trouva son cocher occupant au lit sa place.

Ah ! c'étoit cela, reprit le Docteur. Je l'avois en vérité oublié.

Les fureurs de Mars avoient fait une lacune dans les annales de Venus.

Un rire univerſel fut pris par le Colonel pour un dernier outrage. Il s'avance vers le Docteur, le prend par le nez, puis le lui ſerrant, poltron, dit-il, dont le courage eſt épuiſé, tu ne mérite pas d'autres marques de mon reſſentiment. Il s'adreſſe enſuite à celui qui avoit dit au Docteur de continuer; pour vous, Monſieur, dit-il, vous êtes gentilhomme peut-être, voulez-vous bien me ſuivre & m'expliquer ce que vous entendez par un feu folet.

La cérémonie de le ſuivre n'étoit point du tout du goût du gen-

tilhomme, mais mieux au fait de ſe tirer d'une pareille plaiſanterie, Monſieur, dit-il, je puis également ici vous en éclaircir. Ce que j'ai dit étoit relatif aux circonſtances de l'hiſtoire. Monſiſieur a dit que le mari tira un coup de piſtolet qui rata, voila le feu folet : je n'ai point prétendu douter de votre courage dont vous nous avez ſi ſouvent raconté les exploits, qu'il faut qu'ils ſoient vrais.

« Monſieur, dit le Colonel, » vous pourriez apprendre à ri» canner à vos dépens : quant aux » hiſtoires que je raconte, je ſçais » qu'elles vous ſont inutiles, & » qu'elles ne feront jamais naître » la moindre émulation dans le

» cœur d'un homme qui eſt aſſez
» lâche pour reſter dans ſa ville
» tandis que la patrie a beſoin de
» ſon bras. J'étois plus jeune que
» vous quand je me mis volon-
» taire avec Milord Cutts ſous
» le Duc de Malbourough ; ne
» croyez pas que ce fût par beſoin,
» j'avois du bien ſuffiſamment
» pour me donner tous les plai-
» ſirs de la vie, ſi j'euſſe été
» capable d'en prendre dont
» l'honneur eût rougi. J'ai perdu
» cette main à *Bleinheim*, & cette
» jambe à *Malplaquet*. Mais que
» me ſert de vous entretenir de
» tout cela, vous gardez vos mains
» pour prendre du tabac, & vos
» jambes pour vous promener au

» parc, voilà vos campagnes ». A ces mots notre héros fut rejoindre ſon équipage. Cette leçon ſérieuſe pour celui à qui elle étoit adreſſée, ne fit qu'exciter à rire le reſte de la compagnie & ſur-tout mon maître qui, s'étant frotté le nez, revenoit à lui à meſure que le danger s'éloignoit.

Avant que notre railleur fut en état de parler, le Docteur s'approcha de lui & lui dit, je ſuis fâché que pour moi vous ayez eſſuyé cette tempête, au reſte vous n'avez entendu que le ſiflement des vents, & ce que diſent ces vieux rêveurs, n'eſt pas regardé comme un affront. Un affront, reprit l'autre! Mon maître laiſſa auſ-

ſi-tôt le champ de bataille à cet homme, craignant qu'il ne lui vînt dans la tête de ſe venger ſur lui, car il le connoiſſoit.

CHAPITRE VI.

Chriſal fait mieux connoître ſon Maître. Deſcription de ſon cabinet. Sa converſation & ſes arrangemens avec deux Libraires. Secrets du commerce.

LA ſcene que je viens de raconter ne fait point connoître encore mon maître, ſa ſphere particuliere étoit ſon cabinet où la confuſion de ſes ouvrages annonçoit le cahos qui régnoit dans le

cerveau qui les avoit produits. Le cahos lui-même étoit un ordre comparé a ce bouleverſement. Jamais les cauſes diſcordantes de ſujets auſſi contraires & auſſi mal appareillés ne s'étoient trouvées réunies, & la bibliotheque d'un enchériſſeur en comparaiſon de la ſienne, étoit un ſyſtême régulier. Il n'y avoit pas plus d'ordre dans ſa tête: c'étoit un amas où l'on ne voyoit ni commencement ni fin. Il n'eſt aucun point d'où l'on puiſſe partir pour en commencer une deſcription. Je ne ferai qu'effleurer un pareil eſſai & je tâcherai de vous en donner quelque idée par ſes effets. Vers les ſix heures du matin il monta à ſon cabinet à deſſein d'y travailler.

L'embarras où il étoit de ſçavoir quel ouvrage il entreprendroit, lui fit d'abord perdre beaucoup de tems. Entouré d'une multitude d'écrits qui n'étoient que commencés, le haſard ſeul devoit fixer ce que la raiſon ne pouvoit déterminer. Il les prit donc comme ils lui tomberent ſous la main. Panégyrique, libelle, phyſique, religion, cuiſine, critique, politique, ballades, botanique &c. &c. Ce fut ſur tous ces ſujets qu'il établit la tâche de la journée; il ne lui en coûtoit pas plus pour paſſer de l'un à l'autre que pour changer de papier, & ſi une auſſi grande rapidité annonçoit qu'il ne faiſoit qu'effleurer les matieres, elle faiſoit voir

au moins la volubilité & l'étendue de ſa capacité qui, pour briller dans quelque ſcience avec diſtinction, n'avoit beſoin que de s'y appliquer réguliérement.

Quand il eut fini, comme il s'apprêtoit à ſortir, un Libraire vint lui rendre viſite. Après beaucoup de cérémonies d'un côté, & quelques civilités de l'autre, M. Vellam parla ainſi. Eh bien! Monſieur, je vois qu'on ne doit guère avoir de confiance à la parole d'un Auteur. Vous m'aviez promis la réponſe à l'ouvrage que vous avez fait, Un autre la va faire. M. Vellam, écoutez-moi. J'ai été occupé à m'inſtruire de l'hiſtoire ſecrette d'un Lord qui veut ſe ſéparer d'a-

vec ſa femme. Je ſuis en relation avec ſon valet de chambre qui me rapporte juſqu'aux moindres circonſtances, j'en ferai un roman dont on diſtribuera ſecrettement la clef. C'eſt une affaire excellente. Eh bien! dit Vellam, nous verrons. Et ce livre que vous deviez récrire. Oh! dit l'Auteur, j'ai changé le titre & le ſtyle, il paroîtra excellent & nouveau. A propos de titres, dit l'Imprimeur, j'en ai beſoin de quelques-uns, je réimprime des ouvrages très-anciens & preſque inconnus. Toutcela ſe fera, dit l'Auteur, qui ajouta, compterons-nous aujourd'hui, M. Vellam. Mais, dit le Libraire, je vous ai ſoutenu depuis long-tems. Mon-

ſieur, que dites-vous, ſoutenu, j'ai une profeſſion. Monſieur, oui, mais dans laquelle les ſujets de Sa Majeſté béniſſent Dieu quand ſur dix, neuf ne meurent pas de faim. Mais, M. Vellam, il y a long-tems que nous n'avons arrêté de compte, & le mémoire eſt conſidérable, le voici. *dix-neuf feuilles*, *neuf enlevemens*, *ſix meurtres*, *quatre Oraiſons funebres*, *trente-ſix eſſais*, *vingt-deux titres*, *quatre volumes in* 4°. *récrits*, *dix-ſept Teſtamens*, *vingt-cinq Contes*, *trois Comédies*, *vingt-quatre*... Courage, Monſieur, mais voyez votre reconnoiſſance de 15 l. ſterl. & vous parlez de compter, quand vous aurez payé ce que vous me devez

par ce billet, je finirai mes comptes, Monſieur, je ſuis votre ſervireur. M. Vellam, vous êtes bien prompt, je n'ai pas deſſein de vous offenſer, quel arrangement voulez-vous prendre, & au ſujet du billet, & au ſujet du divorce dont je viens de parler. Eh bien! ſi l'hiſtoire eſt intéreſſante, qu'elle ſoit ſuſceptible de tableaux, je vous en donnerai deux ſcellings pour vous encourager & pour vous faire voir que j'en veux uſer généreuſement avec vous, quand vous aurez fait pour ce Miniſtre que vous connoiſſez, ſix Sermons qu'il me demande, je vous rendrai votre billet, & nous recommencerons ſur nouveaux frais. Adieu, je vous

ſouhaite le bon jour. Bon jour, M. Vellam.... déteſtable hypocrite, coquin ſans humanité, je vous apprendrai ſi c'eſt à de ſtupides animaux, tels que vous, à chercher à ſurprendre les gens d'eſprit. C'eſt ainſi que mon maître traita M. Vellam quand il fut ſorti.

Quand je conſidérois l'immenſité des ouvrages faits par mon maître, je ne pouvois m'empêcher d'être ſurpris de la facilité avec laquelle il en paſſa par-tout ce que le Libraire voulut. Je ne ſçavois quel étoit le motif de la joie qu'il parut reſſentir à ſon départ; mais je pénétrai bien vîte le myſtere, car Pamphlet, autre Li-

braire, entra un moment après, & à la reception que lui fit mon maître, je m'apperçus qu'il l'attendoit.

Si j'avois été choqué de la dureté de M. Vellam envers mon maître, je ne le fus pas moins des arrangemens que prit l'Auteur avec M. Pamphlet. Il fit un ſecond marché pour le même ouvrage déjà promis. Le diſcours entre eux fut à-peu-près le même, excepté que Pamphlet donna à mon maître deux pieces pour lui remémorier ſes engagemens.

Je ne ſçavois comment il ſe pouvoit comporter avec eux, quand il leva mes doutes par ce colloque. Maintenant qu'ils ſont tous deux expédiés, mon tems eſt à

moi. Quant à ce qui eſt de tenir mes engagemens, j'en ſuis peu embarraſſé, il ne s'agit que d'un peu de peine à écrire. Je vais diviſer les réponſes ſuivant mes idées, je donnerai à chaque ouvrage un titre différent. Je ferai uſage d'un nom ſuppoſé. Laiſſons ceux qui ſont nés pour l'inaction & la fortune, la dépenſer dans le repos & l'ignorance; je remercie la nature de l'adreſſe qu'elle m'a donnée. Mon génie eſt la ſource d'où coule la fontaine d'honneur & de fortune.

CHAPITRE XVII

L'auteur va chez une troupe de beaux eſprits, ils ſe rendent tous à la Comédie. Chryſal change de maître & entre dans la caiſſe de la Comédie. Réflexions de Chryſal ſur le théatre. Il paſſe dans les mains d'une Comédienne.

LE Docteur deſcendit alors de ſa Citadelle Aërienne & fut chez une troupe de beaux eſprits, là on critique beaucoup une Tragédie nouvelle qu'ils ne connoiſſoient pas plus que l'auteur qui n'avoit révélé ſon ſecret à perſonne.

perſonne. Il fût convenu d'une voix unanime, que pour l'honneur du bon goût, elle devoit tomber.

Il prirent à cet effet toutes leurs meſures, s'aſſignerent entr'eux des places différentes dans le parterre. Ils ſe rendirent longtemps avant le commencement de la Piéce, parlerent beaucoup, ſe firent écouter de bien des ſots auxquels l'impudence en impoſe toujours, affecterent de faire preuve de ſcience, perſuaderent à ceux qui les environnoient qu'ils étoient éclairés, afin de flatter leur amour propre qui, craignant d'entrer en diſpute, ne manqueroit pas de condamner ce qu'ils déſap-

prouveroient. Mon maître me changea au bureau de la Comédie. Je reſtai dans le thréſor, ou, en attendant qu'on me vint délivrer, je fis les réflexions ſuivantes ſur le théâtre.

L'homme eſt naturellement eſclave de la ſuperſtition. Il ne fut pas plutôt créé qu'elle obſcurcit ſa raiſon. L'idée d'un ſouverain être fut néceſſairement ſuivie de celle d'un culte, de là les cérémonies & les fêtes. Mais les ſens rarement d'accord, avec la raiſon introduiſirent différens abus dans tous les différens cultes.

Le peuple porté à ſatisfaire ſes paſſions déifia le vice, &

pour en avoir moins d'horreur, il le repréſenta avec les attraits les plus ſéduiſans. De-là ces têtes de Bachus & de Vénus ; mais la Religion Chrétienne vint éclairer le monde, elle triompha d'abord de l'abus, mais non d'un penchant donné par la nature. Bientôt le peuple, que jamais la raiſon n'éclaire, revint à ſes anciennes erreurs, & les ſpectacles, pour changer d'objet, n'en furent pas moins dangereux.

Une Religion, dont les maximes avoient pour but de corriger l'homme, & de le rappeller à la dignité de ſa nature, ne manqua pas de s'élever contre tout ce qui pouvoit avilir ſa ſublimité & ſa-

voriſer le vice ; en conſéquence ceux qui étoient deſtinés à l'étendre & la conſerver, réunirent tous leurs efforts pour abolir les jeux & les farces alors en un uſage, comme faiſant partie de cette ſuperſtion qu'il étoit eſſentiel d'abattre parce qu'elle détruiſoit l'eſſence de toutes les vertus morales. La raiſon, réunie à la Religion, trouva d'aſſez forts argumens ; mais elle ne ſe contenta pas d'en attendre l'effet toujours lent. Elle attaqua directement ceux qu'elle ne put perſuader, & pour arrêter le pouvoir de l'exemple, elle répandit l'horreur & la honte ſur ceux qui étoient engagés aux Théâtres, elle les bannit des

tiths de la Religion, & les déclara indignes de la protection des loix, & des privileges de la ſociété.

Le zele de ſes Miniſtre ne s'en tint pas là; non-ſeulement on proſcrivit les piéces de Théâtre qui paroiſſoient alors; encore celles qui paroîtroient à l'avenir, & l'on flétrit de la marque de la réprobation tous les acteurs.

Quoique les circonſtances ſemblaſſent juſtifier ce zele exceſſif, la cauſe étant ceſſée, l'effet eût dû ceſſer de même. Les obſénités qui outrageoient la raiſon & la vertu, n'ont pas exiſté long-tems. Le but de toutes les repréſentations théâtrales eſt aujourd'ui de préſen-

cer l'inſtruction ſous le voile du plaiſir, & d'encourager à la vertu en préſentant les maux inſéparables du vice. Elles mettent encore des bornes à la folie par le frein du ridicule.

Pourquoi donc noter d'infamie tous ceux qui emploient tout l'art de l'eſprit & du corps pour remplir ces grands deſſeins de la maniere la plus agréable? Mais telle eſt l'inconſéquence de l'homme, que tandis que des perſonnes du rang le plus élevé & du caractere le plus reſpectable compoſent des Pieces pour être repréſentées, & par conſéquent ſe font gloire d'en avoir le talent par une diſtinction nouvelle, on flétrit ceux qui don-

nent à ces pieces toute leur beauté. Eh ! s'il n'y a point de déshonneur à les compoſer, pourquoi donc y en a-t-il à les repréſenter ? Il eſt vrai que les conſéquences de ce préjugé ſont moins rigoureuſes ici que parmi les autres Nations; mais ils le ſont encore aſſez pour faire rougir la raiſon.

Vous allez m'oppoſer l'inutilité du théâtre, les défauts qui ſe trouvent dans une partie des ouvrages qui y ſont repréſentés. Le déſordre général des acteurs dans la vie privée, comme provenant de leur profeſſion. Mais conſidérez que, ſi l'on repréſentoit au théâtre quelque choſe d'impropre, le blâme devroit tomber ſur ceux qui ont

l'autorité en main pour réprimer les abus. Si les Comédiens ſont relâchés dans leurs mœurs, leur état par lui-même n'en eſt pas la cauſe premiere : car, ou ils étoient corrompus avant de l'entrepiendte, ou ne l'étoient pas : dans le premier cas leur état n'a pas fait leur crime, dans le ſecond cas, la miſere ſeule les a forcés à ſe déshonorer aux yeux du Public, ils ſont cenſés être ce qu'on les croit, ils ne peuvent jouir de la louange, juſte prix de la vertu, il en faut une peu commune pour réſiſter au torrent des paſſions, & ſe contenter du témoignage intérieur de la conſcience.

Ce qui me paroît bien plus extraordinaire,

traordinaire, c'eſt que le ſeul état qui contribue plus qu'aucun autre aux plaiſirs honnêtes & à l'inſtruction du genre humain, ne ſoit diſtingué des autres que par l'infamie, & que, malgré cette tache qui auroit dû ſuffire pour le détruire, il devienne chaque jour plus brillant & plus eſtimé dans la ſociété, tandis qu'il reſte proſcrit par la Religion. Ce phénomene auſſi nouveau qu'inconcevable ſemble nous annoncer la fin du préjugé & le triomphe de la raiſon. On trouveroit peu de difficultés à conſommer ce grand ouvrage en mettant cet état ſous la protection de l'autorité civile : la pureté des mœurs brilleroit au

théâtre, comme dans la ſociété, & nous verrions renaître ces beaux ſiecles d'Athenes où les Sophocles & les Euripides rempliſſoient eux-mêmes les premiers rôles de leurs pieces. Les maximes de morale debitées par les Poëtes eux-mêmes deviendroient bien plus intéreſſantes. Un ſentiment perd bien ſa force en paſſant dans une bouche étrangere. Il pénétreroit, il enflammeroit dans celle de ſon auteur.

En applaudiſſant à ſon eſprit, on admireroit ſon ame, & un exemple auſſi frappant feroit triompher la vertu dans les cœurs les plus rébelles à ſes loix.

On pourroit alléguer milles autres argumens contre cet abus hon-

teux, mais ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre la ſaine raiſon, & il eſt ſouvent inutile de diſputer contre le préjugé.

Je ne reſtai pas long-tems dans le tréſor, je paſſai avec pluſieurs autres entre les mains de Cléopatre. A travers les dédains avec leſquels cette Reine orgueilleuſe me reçut, je démêlai que ſon cœur étoit tout à moi. Je ſuivis ma maîtreſſe en Egypte dans ſon palais d'Alexandrie, ou pour te parler plus clairement, je le ſuivis ſur la ſcéne. Elle réunit toutes les voix. La honte, le déſeſpoir, l'orgueil le peignoient tour-à-tour ſur ſon viſage : enfin elle mourut en public, piquée par l'aſpic, pour reſ-

ſuſciter en particulier. Sa mort fit verſer des larmes, & tandis qu'on les eſſuyoit, elle ſe retira chez elle.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

L'APPARITION de Chrisal à un Adepte dans le moment de la projection, compte qu'il rend de lui-même, & la cause de son apparition à l'Auteur, page 1

CHAP. II. *De la personne qui reçut le corps de Chrisal dans la mine. Histoire de sa vie; ses remords; description de la mémoire & de l'entendement.* 14

CHAP. III. *Histoire de Traffick. Conseils de son Pere, contenant quelques Observations générales sur la nature & le but du Commerce, Régles pour*

en assurer le succès. 22

CHAP. IV. *Suite de l'histoire de Traffick. Mort de son pere. Il continue le commerce & devient intrigant. Ses différentes intrigues le conduisent à sa ruine. La naissance & les progrès de sa passion pour Amélie. Il abuse de sa confiance, & lui enleve la plus grande partie de sa fortune. Il forme ensuite contre elle des desseins déshonnêtes.* 37

CHAP. V. *Traffick continue son Histoire. Il dérobe à Amelie les restes de sa fortune, & épouse une autre femme. Amelie le poursuit en Justice; elle perd son procès, & part pour la Jamaïque. Il est ruiné, & s'embarque pour l'aller retrouver.* 56

CHAP. VI. *Conclusion de l'Histoire de Traffick. Il arrive à la Jamaïque, où il apprend qu'Amelie a été prise par des Espagnols. Il se fait Corsaire & ra-*

vage les Côtes d'Eſpagne où il trouve Amélie. Sur le point de l'enlever, il eſt fait priſonnier par ſon mari. Il eſt condamné à mort. Il réclame la pitié d'Amelie. Elle le rejette avec horreur. Sa punition eſt changée, on lui laiſſe la vie pour travailler aux mines. 69

CHAP. VII. *Chriſal s'embarque ſous la forme d'un Doublon ſur un vaiſſeau de guerre Anglois, qui faiſoit voile pour l'Europe. Il appartient au Capitaine.* 104

CHAP. VIII. *Bonne intelligence, entre ceux qui trompent l'etat. Réflexions de Chriſal a ſa premiere vue des offices publics de Londres. Son maître va voir un Gentilhomme, qui ſe récrie contre certains abus. Il a néceſſité de la décence dans les habits & la maniere de la ſoutenir, prouvée par*

l'Hiſtoire d'un jeune parvenu. 120

CHAP. IX. *Succès de la médiation de Chriſal en faveur du Capitaine. Il change ſon apparence eſpagnole en une guinée. Il entre au ſervice d'un noble Lord. Sagacité de Pondage, Sous-Intendant. Le Lord va où il eſt attendu. Amuſemens de la ſoirée chez les Grands.* 137

CHAP. X. *Perſpective de la Compagnie, nouvelle façon de payer les dettes de l'honneur. Hiſtoire d'un Amateur de Peinture.* 149

CHAP. XI. *Caractère d'un philoſophe naturaliſte. Hiſtoire d'un Coq cornu avec pluſieurs remarques curieuſes & philoſophiques, ſur les animaux cornus.* 164

CHAP. XII. *Suites funeſtes du jeu prouvées par l'Hiſtoire d'un jeune homme, Caractère d'une joueuſe, Hiſtoire arrivée*

arrivée chez elle d'un Commissaire transformé en Diable. 183

CHAP. XIII. *Continuation du même sujet. Histoire d'un Diable masqué & dansant. Peur du fameux Cardinal Mazarin.* 197

CHAP. XIV. *Suites des différens caractéres. Trait d'avarice surprenant. Mépriſe de la nature dans la distribution des talens, & de la naissance.* 207

CHAP. XV. *Chrisal passe dans les mains d'un Auteur. Ses aventures au Caffé.* 223

CHAP. XVI *Chrisal fait mieux connoître son Maître. Description de son cabinet. Sa conversation & ses arrangemens avec deux Libraires. Secret du commerce.* 234

CHAP. XVII. *L'auteur va chez une troupe de beaux esprits, ils s'rendent tous a la Comedie. Chrisal change*

de maître & entre dans la caisse de la Comédie. Réflexions de Chrysal sur le Théatre. Il passe dans les mains d'une Comédienne.

Fin de la Table des Chapitres.

publié en français par
Frénais